

Vendredi 21 novembre 2025
45^{ème} ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE MARIE DE LA TRINITÉ

**« LA DIRECTION SPIRITUELLE
EXPÉRIENCES, QUESTIONS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI »**

Introduction au colloque

Chers amis,

Nous sommes heureux de votre présence aujourd'hui pour ce colloque que nous avons organisé à l'occasion du 45^e anniversaire de la mort de Marie de la Trinité.

Je vous souhaite la bienvenue en ce couvent de l'Annonciation où sœur Marie de la Trinité est venue de nombreuses fois rencontrer le frère Antonin Motte lorsqu'il était prieur provincial de la Province de France des dominicains et que, du fait de sa fonction, il résidait ici (1938-1947).

La correspondance Marie de la Trinité - Antonin Motte se déploie sur une quarantaine d'années (1941-1980). Nous disposons des lettres des deux protagonistes durant cette période. C'est un véritable dialogue : les lettres de l'un étant les réponses aux questions de l'autre. Mais c'est un dialogue d'un type particulier, un dialogue de direction spirituelle : c'est pourquoi la matière principale de ce dialogue n'est pas la vie chrétienne, l'union à Dieu, ni même la vie religieuse, mais les questions qui se posent à Marie de la Trinité pour sa vie personnelle de religieuse. Et parce qu'il s'agit d'une direction spirituelle, la correspondance elle-même n'est qu'un reflet partiel du dialogue, puisqu'il y avait aussi les rencontres.

Les lettres de Marie de la Trinité sont beaucoup plus longues que celles d'Antonin Motte. Dans les premières années, elle y inclut ses notes d'oraison. Par ailleurs, elle entre assez scrupuleusement dans les détails de ses angoisses. Il y a des lettres vraiment très longues (jusqu'à 26 feuillets) en particulier lorsqu'ils seront au cœur du conflit, de la crise.

Les lettres du Père Motte sont plus courtes, plus sèches. On sent l'homme très occupé. On est en pleine guerre mondiale. La province de France dont il est le prieur provincial compte 600 religieux et plusieurs vicariats à l'étranger. Ses déplacements sont multiples.

Pour terminer cette introduction rapide, j'ajouterais volontiers que Marie de la Trinité a l'expérience de deux précédentes directions spirituelles : celles du Père Périet (+ 1936) provincial de la province de Lyon des dominicains - il sera son directeur spirituel à partir de 1920 (elle a 17 ans) - et celle du Père Chauvin, assistant de la Congrégation des Dominicaines Missionnaires des Campagnes - DMC (+ 1941).

Nous avons organisé ce colloque en concentrant d'abord notre réflexion sur les deux protagonistes, le frère Antonin Motte, avec Tangi Cavalin, et la sœur Marie de la Trinité, avec Françoise Porquet. Puis nous en viendrons à la relation entre les deux avec les interventions de Christiane Schmitt et de moi-même.

Nous avons voulu également élargir notre regard et notre réflexion sur la direction spirituelle en demandant à Caroline Müller, au frère Charles Ruetsch et au père Arthur Adrien de nous faire part de leurs travaux autour du dialogue spirituel.

Frère Eric T. de Clermont-Tonnerre, o.p.

PROGRAMME DU COLLOQUE

9h/9h30 – Accueil et introduction

9h30/10h15 – Christiane SCHMITT, Éditrice des écrits de Marie de la Trinité.

La correspondance de direction spirituelle entre Marie de la Trinité et le père Antonin Motte.
Construction d'une relation de direction spirituelle

10h15/10h45 – Tangi CAVALIN, Agrégé d'histoire, chercheur associé au CEMS/EHESS.

Antonin Motte et la vie dominicaine au féminin, entre promotion et encadrement

10h45/11h15 – Françoise PORQUET Master de théologie catholique (Université de Strasbourg)

Marie de la Trinité, une mystique en quête de liberté

11h30/12h15 – Caroline MULLER, Docteure en histoire. Professeure à l'Université de Rennes II

Négocier l'autorité. Retour sur l'histoire sociale de la direction spirituelle (XVIe – début XXe)

12h15/13h00 – Éric T. de CLERMONT-TONNERRE, Éditeur des écrits de Marie de la Trinité.

Le sacerdoce dans la pratique de la direction spirituelle

14h30/15h00 – Lecture d'un choix de lettres de Marie de la Trinité et du père Motte

15h45/16h30 – Arthur ADRIEN, Doctorant en théologie et en histoire (Université pontificale de la Sainte-Croix/Université Paris-Est-Créteil)

La direction spirituelle Mgr Charles Gay – Mère Thérèse-Emmanuel (1849-1888) ou l'élaboration à deux d'une manière de parler qui assume les tendances d'un siècle.

15h00/15h45 – Charles RUETSCH, Docteur en théologie

L'itinérance humaine et spirituelle de Charles de Foucauld au prisme de sa relation avec sa cousine.
Une lecture des lettres à Marie de Bondy (1889-1916).

16h30/17h30 – ÉCHANGES entre les intervenants et la salle.

Construction d'une relation de direction spirituelle entre 1941 et 1980

Christiane Schmitt

Pour comprendre ce qui est en jeu dans cette relation, il faut regarder au-delà des personnes : plus qu'une relation entre un prêtre et une religieuse, un homme et une femme dans l'Église, il s'agit essentiellement de la relation entre les deux sacerdoce : le sacerdoce ministériel et le sacerdoce personnel incarnés par des personnes – c'est le message de Marie de la Trinité.

*
**

Le graphique que nous avons sous les yeux, nous permet, d'un simple coup d'œil, d'embrasser l'histoire de la direction spirituelle entre Marie de la Trinité et le père Antonin Motte : un sommet, une dégringolade, puis un long chemin caché.

Mon plan comportera 3 parties :

- 1/ Marie de la Trinité et la rencontre avec le père Antonin Motte
- 2/ La relation de direction
- 3/ Les grands désordres

1a – Qui est Marie de la Trinité ?

Qui est cette femme qui se cache derrière des milliers de feuillets manuscrits et dactylographiés : lettres, carnets, notes, compte-rendu, articles ? Pourquoi tant d'écritures ?

Paule de Mulatier est née en 1903. De son milieu, famille bourgeoise lyonnaise, elle a reçu, comme beaucoup à l'époque, un catholicisme teinté d'éléments jansénistes et néo-platoniciens rendant très sévère le Dieu chrétien assimilé au Dieu du Lévitique *qui punit la faute des pères sur les enfants jusqu'à la 3^{ème} et 4^{ème} génération* (Ex 34,7) – ce catholicisme a pu, à diverses époques, intégrer l'idée que la matière n'a pas de sens en soi et que le corps n'est que la dégradation de l'âme originelle.

Si Paule écrit beaucoup, c'est parce que c'est une façon de sortir d'elle-même car elle est très intériorisée, elle vit dans « son monde » – elle aspire à l'Unité dans la transcendance, alors qu'elle se noie dans le Multiple du quotidien. Elle a du mal à trouver sa place dans sa famille, dans son milieu, et même, plus tard, dans la vie religieuse. Ce qui se passe dans le monde extérieur ne l'intéresse que très peu. Étant, dans sa famille, la plus jeune des filles, elle a toujours vécu dans la compagnie de ses sœurs, se laissant porter par le mouvement, sans avoir de décisions à prendre.

À 27 ans, elle entre dans la congrégation des Dominicaines missionnaires des campagnes avec beaucoup de réticence et par obéissance à son directeur de l'époque ; en 1932, elle fait profession – mais avant cela, en 1929, elle fait une expérience spirituelle, très forte, d'attraction « *dans le sein du Père* ». Elle s'est trouvée au-dedans de la Dêité, au contact avec elle par son propre dedans, au plus profond de « *l'esprit simple* », ce lieu où Dieu est chez lui en elle.

Cette expérience « *du sein du Père* » va orienter toute sa vie : grâce d'initiation, en quelque sorte mythe fondateur que je compare à l'expérience de Simone Weil. Bien que ces deux femmes n'aient aucune ressemblance, je vois entre elles une affinité basée sur l'attraction que le divin exerce sur l'une et l'autre et sur la signification de cette attraction.

Voici, en quelques mots, le récit de Simone, en 1942. (*Œuvres complètes*, p. 806-807). Quelqu'un (qu'elle appelle « il ») entre dans sa chambre et lui dit : « *Misérable qui ne comprend rien, qui ne sait rien. Viens avec moi et je t'enseignerai des choses dont tu ne te doutes pas* ». Elle le suit jusque dans une mansarde et là, « *ils se mettent à causer comme de vieux amis* ». Il lui donne du pain à manger, du vin à boire. Puis, un jour, il lui dit : « *Maintenant, va-t'en... et il la jette dans*

l'escalier ». Quel choc de se retrouver dans la rue, marchant au hasard. Finalement elle se dit qu'il est venu la chercher par erreur. Voici les dernières lignes du récit qui pourraient être dites par Marie de la Trinité : « *Je sais bien qu'il ne m'aime pas. Comment pourrait-il m'aimer ? Et pourtant au fond de moi quelque chose, un point de moi-même, ne peut pas s'empêcher de penser, en tremblant de peur, que peut-être, malgré tout, il m'aime* ».

Traversant le doute et la crainte, Simone ose et peut dire : « *Il m'aime* ». Marie ne peut oser le dire que si son directeur l'y conduit.

Simone Weil et Paule de Mulatier ont expérimenté que Dieu aime le premier. Dans un retrait que Simone appelle une « mansarde », et Paule le « sein du Père », elles ont vécu quelque chose de l'intimité divine. Elles ont connu un lieu de transcendance qu'il faut quitter, par force, pour retrouver *la vie multiple, relative et imparfaite*. Dieu vient chercher l'âme et ensuite se retire pour qu'elle puisse le chercher à son tour et l'aimer librement. Chaque expérience est singulière mais c'est le même amour qui agit. Le chemin de Simone passe par la rencontre de la détresse humaine, celui de Marie, va passer par la relation avec le père Motte.

1b – La rencontre avec le père Antonin Motte

Antonin Motte entre dans l'Ordre des Frères Prêcheurs en 1924, fait profession l'année suivante ; est ordonné en 1929. Il enseignera la théologie thomiste au Saulchoir. A 36 ans, il est élu prieur provincial de la province de France. De septembre 1939 à juillet 1940, il est mobilisé comme aumônier militaire. Dans le désordre de l'exode, il parvient à Saint-Flour : il cherche les hommes de sa Compagnie et là, il rencontre les sœurs qui ont dû quitter leur couvent de Flavigny. Elles cherchent de l'essence pour continuer leur route. Elles sont réconfortées par cette rencontre inattendue, et elles invitent le prieur provincial à leur rendre visite, en des temps meilleurs. C'est ainsi qu'il vint faire sa retraite chez les dominicaines du 20 au 29 décembre 1940.

Depuis son entrée chez les dominicaines, la vie de Marie a été harassante : 1^{ère} assistante de la fondatrice, maîtresse des novices, elle est partout, sollicitée de toutes parts. Elle en vient à penser que ce qu'elle a vécu, en 1929, dans *le sein du Père*, n'a été qu'une illusion, une affaire sans lendemain. L'aumônier, le père Chauvin, l'oblige à refouler ses désirs de vie contemplative comme une tentation à repousser ; la fondatrice, mère Saint-Jean à trop besoin d'elle pour la laisser partir. Dix ans plus tard, c'est une femme épuisée, sans espoir qui revient dans sa communauté de la Côte-d'Or.

La venue du père Motte à Flavigny est vécue comme réponse divine à ses angoisses : « *Le Seigneur m'a envoyé un Père et un guide et l'a envoyé ici* (20.12.1940) ».

Ici, c'est Flavigny, donc la volonté de Dieu est qu'elle y demeure. Pour qu'elle puisse y vivre sa vocation singulière, Dieu lui donne un père qui est aussi un guide – et cela crée un lien de parenté spirituelle : la PATERNITÉ qui fait partie du mystère de Dieu par la *Filiation*. À Dieu et à son directeur, aux deux, elle s'adresse en disant : « Père » (avec majuscule dans les deux cas), comme il était d'usage à cette époque, usage encore largement répandu aujourd'hui où le clergé diocésain a adopté cette appellation réservée autrefois aux religieux.

Ce guide que Dieu lui donne, elle le compare à Moïse. Comme Moïse devait faire sortir le peuple d'Égypte et le conduire dans la terre promise, ainsi Motte/Moïse va la sortir du marasme où elle s'épuise depuis dix ans. Avec lui, elle reprend tout du début, tout depuis le dévoilement de l'amour originaire. Elle écrit la grâce de 1929, sur une dizaine de pages (26 et 27.12.1940). Le père Motte est assez impressionné par le niveau élevé de l'intériorité de Marie qui fut *saisie* – ***dans le sein du Père*** (Jn 1, 18) *qui se révéla à elle de substance à substance* – si l'on prend les mots dans leur sens littéral, elle fut *divinisée* ! Il n'empêche que dans les lettres qui suivront, les mots « *peur, angoisse, effroi* » sont toujours bien présents.

Le point spécifique, caractérisant le christianisme, est de professer que le Christ, Verbe incarné, possède en sa personne unique deux natures – l'Incarnation est le pivot de la doctrine de Marie de la Trinité sur *la Filiation et le sacerdoce*. La nature humaine du Christ n'était pas tellement regardée pour elle-même. Souvenons-nous du scandale retentissant que fut la parution de

la Vie de Jésus de Renan (1863). Il fut accusé de blasphème. Mais grâce à lui, des catholiques commencèrent à lire l'Évangile, ils pouvaient y rencontrer le Christ dans son humanité (ce fut le cas d'Elisabeth Leseur) – ils pouvaient enfin se poser la question : qu'en est-il de l'humanité du Christ ? Cette même question, on peut aussi se la poser pour l'humanité du prêtre : qu'en est-il de son humanité puisque son ordination presbytérale le configure au Christ et le met dans la position de médiateur entre Dieu et les hommes, selon la théologie classique du concile de Trente.

La rencontre avec le père Motte va apporter, dans la vie de Marie, un élément nouveau : la confrontation à une humanité masculine. Ses deux précédents directeurs étaient des prêtres âgés ; dans sa famille, l'élément féminin était prépondérant : la mère (stoïque et perfectionniste) entourée de ses 5 filles – un père très occupé d'affaires importantes et un frère unique, de 10 ans son aîné, très idéalisé. Antonin Motte n'a qu'un an et demi de plus qu'elle et les termes de père et d'« enfant », imposés par la relation de direction, sont ceux dont ils se servent.

II – La relation de direction

Elle se fait surtout par correspondance : 434 lettres, entre 1941 et 1980 ; 280 pour Marie, 154 pour Antonin Motte. Les lettres de Marie sont toujours accompagnées de notes d'oraison, souvent plus importantes que la lettre elle-même. Et ces notes sont de deux sortes : – soit elles décrivent ce que Marie perçoit à l'intérieur des relations trinitaires, entre les Personnes divines ; ou entre elle-même et ces Personnes – soit elles rapportent des paroles intérieures que Marie reçoit du Père ou du Christ-Verbe incarné. De ces paroles, brèves et sans développement, elle dira : « *Elles produisaient sur moi ce qu'elles exprimaient* ». Paroles performatrices qui font ce qu'elles disent ! Elle fit de ces paroles un relevé à part qui est comme un jardin où l'on peut se promener... *à la brise du jour !* (Gn 3, 8)

Deux de ces paroles, reçues en 1942, l'année la plus féconde pour Marie de la Trinité, auront un sens très précis quant à la vocation de Marie. J'y reviendrai dans quelques instants.

C'est le père Motte qui pose le cadre de la direction. Marie doit lui écrire tous les 15 jours sur ses *tentations, troubles, incertitudes* et aussi sur son *comportement extérieur, ses relations avec les sœurs et l'autorité*. Des notes d'oraison, il déclare : « ... *le temps me manque pour vous en parler* ... » (13.1.1941). On peut penser qu'il lui a manqué aussi pour les lire !

Dans les lettres, Marie parle des bienfaits qui lui viennent par la médiation de son directeur, sur leur relation qu'elle vit comme une communion, mais cela n'empêche pas les angoisses. Elle parle beaucoup de sa mauvaise nature qu'elle ne peut discipliner, elle a une forte tendance à se dénigrer. Il peut même sembler qu'elle mette un point d'honneur à se peindre sous son plus mauvais jour !

Dans un précédent colloque, en 2008, le frère Dominique-Marie Dauzet avait étudié les notes d'oraison de Marie de la Trinité, en relevant les paroles reçues sur la seule période de janvier 1941. Il constate : « *Paroles en "je-tu" qui visent un rapport personnel intime... De quoi parlent ces paroles ? En fait, de rien du tout... de rien moins que ce qu'est Dieu pour Marie : un amour qui aime et qui veut être aimé... C'est un discours amoureux : toi et moi, dit Dieu, "nous allons faire la même chose..."* ». – Il remarque : « *L'écriture de Marie recrée le contexte, le tissu dans lequel ces paroles s'insèrent* ». Par le moyen de l'écriture, Marie réactive la rencontre de 1929, dans sa réalité de substance à substance. Pourquoi tant d'écriture, demandions-nous en commençant ? Parce que, « *c'est une écriture salutaire, elle sauve de la solitude, de la folie, de l'angoisse !* » Elle fait vivre !

En janvier 1940, Marie avait reçu cette parole étrange, sans la comprendre : « *Sers-toi de mon sacerdoce* ». La rencontre avec Motte, nouveau Moïse, l'incline à penser qu'elle est l'Aaron de ce Moïse, qu'elle partage avec lui le sacerdoce du Christ. Les 14-15 juin 1941, Marie fait une nouvelle grande expérience : expérience d'incarnation, d'incorporation qui lui fait *traverser le Christ comme dans une transparence* pour atteindre le *sein du Père*. En 1929, elle s'était retrouvée dans le sein du Père sans savoir comment – en 1941 elle y est comme *transportée* par une force propulsive qui se caractérise par la *transparence*. Cette *transparence*, c'est à la fois et indissociablement l'humanité du Christ et son sacerdoce. Le Christ qui se tient entre la Dêité et l'Humanité, qui est seul

médiateur, révèle son sacerdoce dans son humanité ; il révèle son amour d'homme et de prêtre – amour humain qui vient tout droit de l'amour originaire et qui y ramène. C'est le sacerdoce qui conduit au sein du Père, lieu de l'engendrement du Fils : foyer de l'amour originaire ! Le Christ, par son sacerdoce, donne à l'amour humain sa place, en Dieu.

Le sacerdoce est au Christ parce qu'il est un homme. Le sacerdoce du Christ est donné à sa nature humaine, donc à notre propre nature qu'elle soit du genre masculin ou du genre féminin – Marie le reçoit comme *sacerdoce personnel réel*. Le sacerdoce du Christ est réel et non sacramentel – réel parce qu'il l'exerce sur lui-même, intérieurement à lui-même et non sur une matière extérieure et étrangère à lui-même.

C'est l'interaction entre les deux formes du sacerdoce : le *sacerdoce ministériel* (géré et administré par l'Église) et le *sacerdoce personnel réel* (transmis par le Christ lui-même) qui est *constructeur* dans l'Église. On s'est rendu compte, à la suite de Vatican II, que le *sacerdoce personnel* avait des affinités avec le sacerdoce des baptisés – à ce sujet il y a beaucoup à découvrir encore dans les notes de Marie.

La relation, entre Marie et le père Motte, repose sur des bases fragiles. Chacun part sur un objectif personnalisé : Marie contemple la sainteté dans le sein du Père : peu à peu, encouragée par le père Motte, elle osera dire : « *Il m'aime* » et pour cela, elle a besoin de faire fond sur l'amour « paternel » de son directeur, amour qui ne peut provenir que de la « Filiation ». Antonin Motte, lui, élabore une sainteté conforme à la règle et garantie par l'obéissance que Thomas d'Aquin présente comme la voie de sainteté par excellence. Il y aura des ajustements à faire, mais c'est normal... il faut bien traverser *le multiple, le relatif et l'imparfait* ! Pourtant, la voie d'obéissance a ses limites, ses dangers et ses désordres comme le montre l'actualité de l'époque, dans un contexte tout différent : au procès de Nuremberg (1945-1946) les criminels nazis se présentent comme les serviteurs d'un l'État légitime, qui n'ont fait qu'« obéir aux ordres ! »

Les « paroles reçues » par Marie suffisaient à une direction spirituelle de qualité. Et nous nous demandons pourquoi la défaillance, dans la direction que reçoit Marie, n'a pas été compensée par ces notes d'oraison ? Il me semble que ce n'est pas tant la direction en elle-même qui a causé des dégâts mais le fait que ce qui était requis, dans cette relation, n'était pas là ! Ce qui devait être présent et opérant, c'était l'alliance entre les deux sacerdoce : le sacerdoce ministériel et le sacerdoce personnel réel, pas l'un sans l'autre – les deux constituant le sacerdoce du Christ – pas une direction exigeant la soumission, mais un « accompagnement » de l'un par l'autre, de l'un avec l'autre pour trouver Dieu. Marie le sait très bien puisqu'elle note, le 28 juillet 1942, une autre parole reçue à l'oraison : « *J'ai mis mon Mystère entre toi et lui et je t'ai dépouillée et détachée pour te lier à lui en Moi. C'est Moi qui ai tout préparé. Moi qui ai tout fait et Moi qui achèverai tout... Je le veux à ta disposition pour t'aider à Me trouver.* »

Pour Antonin Motte, le sens de la relation est bien différent ; le directeur doit être entre Dieu et la dirigée, car la direction, à son point de vue et à celui de la hiérarchie ecclésiale, est *une médiation*. C'est même *un pouvoir* conféré par l'ordination. A côté de ce pouvoir, et pour le rendre sympathique, il y a « *l'affection paternelle* ».

Marie, nous l'avons dit, recevait, percevait de nombreuses paroles pour sa conduite, et aussi pour servir à la *Construction* d'une Église toujours en train de se rénover. Voici les deux paroles s'y rapportant, auxquelles je faisais allusion au début de cette 2^{ème} partie :

– Le 14 juin 1942, alors qu'elle examine tout ce qu'elle a déjà reçu, relativement au sacerdoce, Marie s'interroge : cela doit-il servir à une nouvelle dévotion (comme les révélations de Marguerite-Marie pour la dévotion au Sacré-Cœur) ? Ce n'est pas cela, non : « *... pas pour une nouvelle dévotion, mais pour une nouvelle construction* », percevait-elle.

– Et, trois mois plus tard (10 septembre 1942), étant présente à la messe matinale à Flavigny, elle comprend ceci : « *Le sacerdoce ordonné ne peut pas sauver sans l'activité du sacerdoce réel personnel* ». Toute la journée, elle porte en elle le sentiment d'être *choisie* pour et par le sacerdoce, et à l'office du soir, elle entend : « *Je t'ai choisie pour remédier aux grands désordres* ».

Comment comprendre les *grands désordres* ? Marie écrit : « *Les désordres sont pires en famille, entre parents et enfants, qu'au dehors* ». L'Église, l'ordre dominicain sont une famille où

les désordres atteignent directement, par l'intérieur, la Paternité de Dieu et donc la filiation – « *Le pire des désordres c'est qu'un fils ne soit pas enfant pour son Père* » (Vol. III, p. 294). Comprenons que le pire des désordres, dans l'accompagnement, c'est quand un père spirituel abîme, dégrade dans la personne qu'il dirige, sa qualité de Fils du Père, c'est-à-dire sa Filiation.

III – Les grands désordres

Marie est-elle encore une enfant lorsqu'elle écrit à son père spirituel ? « *Comment faire pour me tenir tout ouverte à l'amour de Dieu ? Apprenez-moi à aimer. Apprenez-moi l'amour* (20 avril 1942) ». À plusieurs reprises, au cours de cette année 1942, Marie a répété à son directeur combien elle lui est attachée : « *Attachement tout intérieur à l'amour de Dieu et qui doit y trouver sa place* (27.11.42) ». Elle dit aussi l'importance d'une réciprocité !

Elle a cependant peur de cet attachement – peur de ne pas savoir le vivre et en vivre car elle sait très bien que tout cela est au-dessus du plan humain – elle a besoin d'être rassurée et conduite. Pour cela, il lui faudrait savoir ce que son père spirituel en pense. Bien que la pudeur instaure une barrière, elle éprouve la nécessité de mettre ce sujet sous le regard du directeur. Avec raison, car le discernement est absolument nécessaire, il est l'un des outils de la direction spirituelle. Le père Motte esquive la confrontation. Cette femme, passionnée de l'amour de Dieu, peut devenir bien embarrassante !

Il met l'attachement de Marie à l'épreuve en lui confiant une religieuse en difficulté dans sa propre congrégation. En 1943, cette sœur est accueillie à Flavigny, sans occupation précise, elle est un poids pour Marie qui doit trouver, chaque jour, du temps à lui consacrer. Dans ses lettres, Motte demande des nouvelles de la sœur manifestant toujours beaucoup d'intérêt pour son sort. Il teste ainsi le degré de jalousie et le niveau de charité fraternelle dont Marie est capable ! Elle est tarabotée par le manque de confiance de Motte à son égard.

C'est, pour Marie, le début du conflit entre sa conscience et sa volonté – sa conscience adhère totalement à l'amour de Dieu alors que sa volonté est entièrement mobilisée par l'obéissance au directeur. Pour contourner le conflit, elle fait un vœu d'obéissance à son père spirituel, renonçant totalement à sa propre volonté. L'attachement qu'elle éprouve pour son directeur est-il coupable ? Le directeur n'en dit rien, il fait des allusions à la « *pureté* », à la « *candeur* ».

Le commencement des grands désordres se dévoile quand Marie se réfugie dans un jeûne extrême (à partir de 1944) qui va se révéler comme une pierre dans la relation de direction. Le thème biblique de la pierre est très signifiant et très ambivalent : ce peut être « *La pierre d'achoppement, de scandale qui fait tomber* (Is 8, 14 ; 26, 18) » ou, à l'opposé : « *La pierre angulaire sur laquelle on construit* (1 P 2, 6-8 ; Rm 10, 11) ». C'est dans l'ambivalence de la relation que les grands désordres peuvent creuser leur chemin.

En 1944, le 25 mars, à propos d'un jeûne refusé par la supérieure, violente colère de Marie, scandale dans la communauté. Le père Motte est averti et son attitude va devenir suspicieuse. À l'insu de Marie, il enquête auprès des sœurs, sur son comportement. « Elle fait 8 repas par jour ! » dit l'une d'elles. Marie semble perdre conscience d'elle-même et de ce qui l'entoure. « Elle ne sait plus si elle fait bien ou si elle fait mal, elle est comme une aveugle », écrit-elle. Quand elle est à l'oraison, pourtant, tout s'apaise : l'écriture des carnets la met en présence de Dieu ; le grand attachement pour son directeur la relie à l'amour de Dieu et le jeûne qu'elle pratique est le signe, par sa démesure, d'un choix de Dieu et de son action sur elle. Mais, quand elle examine toutes ces choses à travers les injonctions et oppositions de son père spirituel, elle plonge dans une nuit noire. Ces alternances de clair-obscur la déséquilibrent. Motte lui demande « *d'entrer plus à fond dans une vie de pureté totale...* ».

Poussant l'obéissance à l'extrême, elle décide de remettre sa conscience entre les mains de son directeur par un acte d'holocauste (25.7.1945) – Elle ne décidera absolument plus rien par elle-même. Pour tout, elle en passera par la volonté du père Motte qui accède à cette démarche. Il l'accepte, tout en prévenant d'un risque d'aliénation – sans doute voit-il là un biais par lequel augmenter la pression de l'obéissance.

Ils se trompent tous les deux : Marie en se réfugiant dans un jeûne dont elle pense qu'il est signe de l'amour de Dieu pour elle ; Motte parce qu'il ne compte que sur une obéissance-soumission. D'ailleurs, il faut se reporter à un ouvrage collectif intitulé « *L'obéissance et la religieuse d'aujourd'hui* » (1952), dans lequel Motte a écrit le chapitre sur la doctrine de l'obéissance. Elle doit être : « *un parfait holocauste, l'antidote à l'orgueil, l'immolation de la volonté...* » ; il dit : « *Ce qui est essentiel à l'obéissance est de soumettre notre volonté à la volonté d'une autre personne (le supérieur)* ». Il précise qu'on ne renonce pas à vouloir, ni même à choisir. On renonce seulement « *à choisir autrement que le supérieur. Cela est accepté pour l'amour de Dieu* ». Le nœud du conflit est dans ce paradoxe : renoncer à aimer par amour !

Un mois après l'acte d'holocauste, l'oraison de Marie est traversée par des mouvements d'aversion, d'angoisse et de rage contre le père Motte – elle ne peut plus prier, c'est la lutte entre une nature qui ne veut pas se soumettre et qui met la grâce en échec, croit-elle. Et, bien entendu, la mauvaise nature est de son côté à elle, et la grâce est du côté du père Motte, pour elle c'est une évidence. Pour le père Motte aussi !

Une affaire, grosse de conséquences pour l'ordre des Prêcheurs et pour l'Église, va fuir au début de l'année 1946. Son point de départ se situe au monastère des moniales dominicaines d'Étiolles où le père Motte vient d'effectuer la visite canonique dans les premiers jours de janvier. Le 11 janvier, il écrit à Marie : « *Une confidence effroyable me fait redouter une défection prochaine parmi nous, avec probablement effet de scandale grave. J'en suis brisé. L'espoir n'est que ténu d'en sortir victorieusement ! Il y faut un miracle. Ayez pitié de cette âme de prêtre* ». Nous ne pouvons pas ne pas penser à l'Affaire des frères Philippe dont T. Cavalin a donné un compte-rendu très précis (cf. p. 456, n1). Il s'agit d'une très grave affaire de dévoiement de la direction spirituelle. C'est une véritable « intercession » que le père Motte demande à Marie – fait-il le lien avec la parole reçue : « *Je t'ai choisie pour remédier aux grands désordres* » ? Nous ne le savons pas !

La situation de Marie ne s'améliorant pas, elle consulte, en décembre 1946, le Dr Nodet, psychiatre et psychanalyste, qu'elle a connu à Lyon, au temps de leur jeunesse, quand ils fréquentaient les mêmes cercles. Motte rencontre Nodet, très vite les deux hommes sont sur la même longueur d'ondes. Ils se communiqueront des lettres de Marie, à son insu. Nodet la considère comme une religieuse amoureuse de son confesseur. Voilà sa maladie !

Marie est très loin de soupçonner ce complot. Elle se cramponne dans l'obéissance, et n'abandonne pas l'oraison, même si elle lui devient extrêmement pénible à cause des obsessions qui peu à peu l'envahissent. Le 30 octobre 1947, elle liste, pour la première fois, les points de déficience de la direction du père Motte. Il lui répond :

« *Lorsque vous m'avez demandé de prendre soin de votre âme, je vous ai dit que le jour où vous penseriez que je ne pourrais plus vous aider ou qu'un autre le ferait mieux, vous deviez me le dire simplement et reprendre votre liberté* ». (25.11.1947) – Marie a peur d'avoir découragé son directeur. Elle a peur d'être abandonnée. Ce qu'elle veut, c'est qu'ils arrivent à se parler sans faux-fuyants, pour resserrer le lien.

Une très longue lettre, des 22-23 mars 1948, analyse très lucidement la situation. C'est un constat, sans concession, de l'attitude du père Motte, de l'idée qu'il se fait de la mentalité féminine et surtout des religieuses (mentalité de mineures) ; de la distinction opportuniste entre spiritualité masculine et spiritualité féminine ; l'objectif des directeurs de religieuses est de tout réduire à ce fondement : *renoncement, humilité, abnégation*.

Elle reviendra souvent à la charge en expliquant au père Motte ce que c'est que d'avoir l'esprit obsédé et sa responsabilité à cet égard. Lutter contre les obsessions, « *c'est attiser le feu ! comme un amour-haï qui fait horreur et vers quoi tout pourtant vous précipite* ». Pas besoin de passer par un médiateur pour aller à Dieu, écrit-elle, le directeur doit aider sur le côté (ne pas prendre la 1^{ère} place). Elle précise : « *Tous les meilleurs docteurs n'y pourront rien si vous me laissez ces épines que vous-même avez enfoncées – vous seul pouvez les retirer* ». Il répond, 23 décembre 1948, reprenant chaque point pour expliquer sa position. Il reconnaît des erreurs et les justifie par ses bonnes intentions tout en déplorant la souffrance que cela a entraînée pour Marie. Il

demande pardon au Seigneur pour tout, et pardon à Marie en espérant que la miséricorde divine inspirera la sienne.

Marie répond que sa demande n'est pas sincère. Il n'a qu'un souci : *apparaître blanc comme neige*. Il est tellement choqué par son attitude envers lui, qu'il se persuade qu'elle n'est pas dans un état normal et qu'il faut trouver une solution pour arrêter ce naufrage dans la folie ! Les tentatives de psychanalyse, à Paris, restant sans effet, en 1949, Nodet préconise une lobotomie ! Cette idée aberrante d'aller tarir, au tranchant du scalpel, dans le cerveau de Marie, la source de ses rébellions contre la direction est monstrueuse ! Que cherchait Nodet : « *à lui rendre la vie plus tolérable* ». Et peut-être aussi à préserver la réputation et la bonne conscience du père Motte... qui ne proteste pas ! A Paris, Marie consulte des psychiatres, des chirurgiens... tous sont contre.

Marie tente un nouvel essai de psychanalyse. Cette fois ce sera avec Jacques Lacan, de mars 1950 à décembre 1952. Lui seul comprend que le problème n'est pas le vœu de chasteté mais le vœu d'obéissance. L'analyse est mouvementée ; le transfert (que Marie appelle un *jeu d'enfer*) lui fait revivre les péripéties de la relation de direction. Mais elle comprend que la solution à son problème relationnel est d'apprendre à entrer et à sortir librement d'une relation, sans s'y enfermer.

Marie cherche à éduquer le père Motte, à lui faire comprendre le sens des mots : « *Serviteur est le mot que Jésus a choisi – père, celui que les clercs ont préféré. Ils attirent ainsi une confiance affective qui facilite le recours à leur ministère mais qui peut aussi entraîner des arriérations infantiles dans celles qui recourent à eux avec une nostalgie de protection ; ou qui reportent sur eux ce qui est réservé à Dieu seul... Si c'est à cela que conduit la religion des clercs et des religieuses, je n'en veux pas. Ce n'est que la satisfaction, sous une expression religieuse, des besoins ou des instincts de la simple nature humaine* ». (21.9.1951).

Une forme de réconciliation se produit enfin. On peut la dater d'août 1954. Au cours d'un séjour à Flavigny, le père Motte dépose, à la porte de Marie, un billet par lequel il reconnaît être *totalelement inhibé* devant elle. Il lui demande *de l'aider*. C'est ce qu'elle attendait : que s'ouvre devant eux une voie nouvelle, échappant au cléricalisme triomphant et à la mystique sauvage.

Ils vont faire ensemble une neuvaine de prière à Marie, Reine du Bel-Amour. Après cette date (15 août 1954), les lettres de Marie ne contiennent plus aucune allusion « obsessionnelle ». À partir de 1955, la correspondance décroît et même s'interrompt pendant plusieurs années.

Au cours de la dernière décennie (1970-1980), trois lettres importantes : en 1973, Marie écrit une longue lettre à propos de ses carnets d'oraison, dans la crainte d'avoir été le jouet d'une illusion. Pas de réponse. Elle y revient en 1975 et pose carrément la question : « *subtilités démoniaques* » ou « *délire mystique* » ? Motte répond, en 1976 : « *On ne voit vraiment pas ce que le démon peut-y gagner – Quant au délire mystique : « ... singulièrement cohérent, et, qui plus est, en cohérence avec les données foncières de la révélation chrétienne* ». Il remarquera : « *Ce que le Seigneur a voulu, en vous donnant cela, n'est sans doute pas entièrement clair, mais il vous l'a donné* ».

Elle meurt le 21 novembre 1980, peu avant, elle avait reçu la visite du père Motte ; ensemble, ils regardent les textes pour sa messe de retour au Père. C'est lui qui prononcera l'homélie. Ainsi s'achève une relation singulière. Quelle conclusion en tirer ?

Conclusion

Pour terminer cet exposé, je reprendrai seulement la dernière parole du père Motte, adressée à Marie : « *Ce que le Seigneur a voulu, en vous donnant cela, n'est sans doute pas entièrement clair, mais il vous l'a donné* ».

Il nous revient de travailler à l'éclaircissement de ce qui est voulu par le Seigneur relativement à l'alliance des deux formes de sacerdoce dans l'Unique sacerdoce du Christ qui construit l'Église.

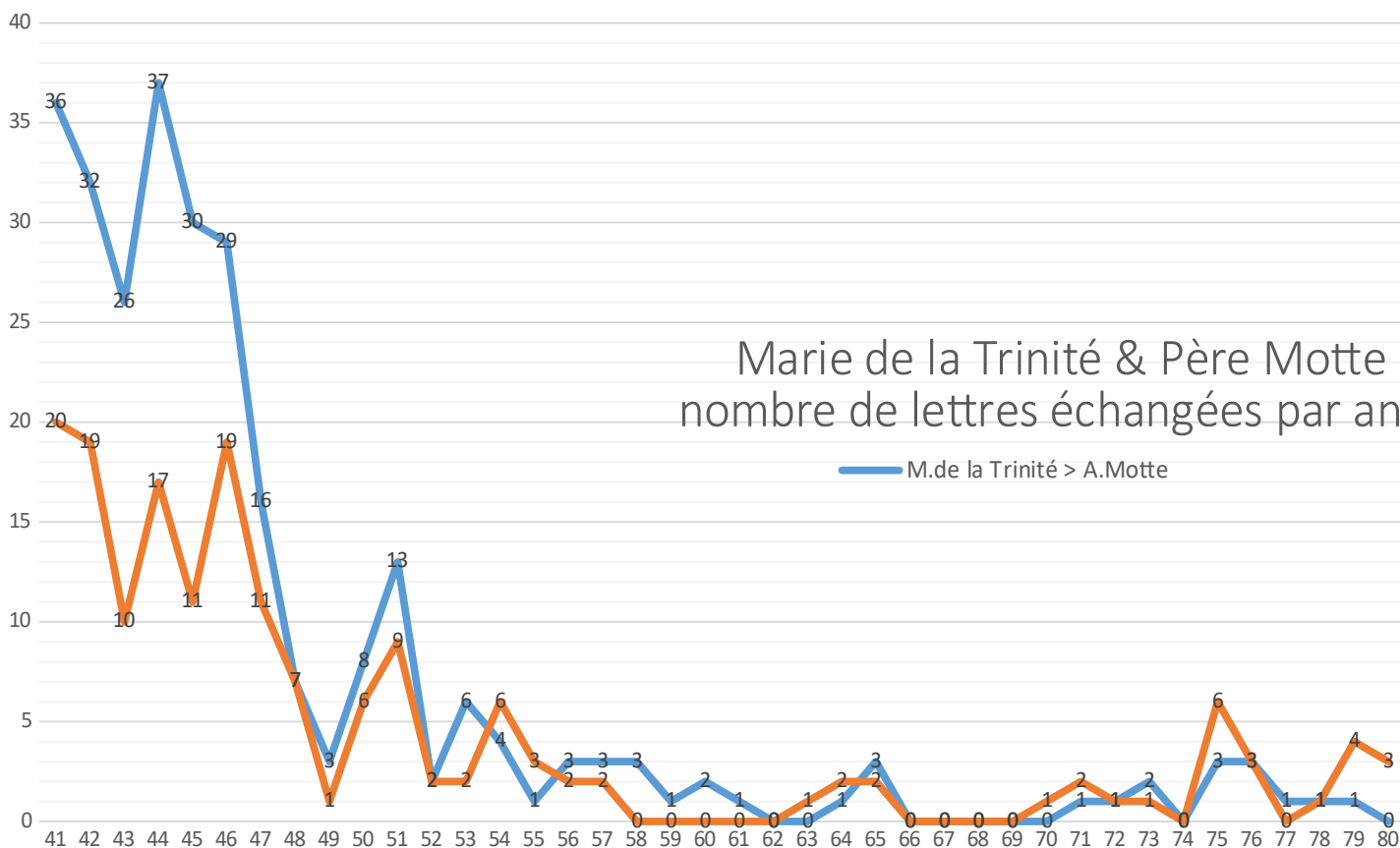
Christiane Schmitt

Nombre de lettres

Marie de la Trinité & Père Motte : nombre de lettres échangées par année

M.de la Trinité > A.Motte

Année



Marie de la Trinité : une mystique en quête de liberté

Françoise Porquet

De son nom civil Paule de Mulatier, Marie de la Trinité est née en 1903 dans une famille catholique de la bourgeoisie lyonnaise. Elle entre en vie religieuse en 1930, décède en 1980.

Marie de la Trinité était une femme cultivée, douée de sens pratique, mais aussi douée en musique et en peinture ; elle paraissait sûre d'elle. Mais pour connaître Marie de la Trinité, il faut aller au-delà des apparences ! **Elle est aujourd'hui connue comme :**

femme mystique du XX^e s. et comme patiente du célèbre psychanalyste Jacques Lacan.

Ces deux approches très différentes (dans des domaines que l'on a tendance à séparer) montrent que Marie de la Trinité ouvre de nouveaux chemins ; elle a de quoi nous surprendre.

Voici quelques repères chronologiques, à partir de son entrée en vie religieuse :

1. De 1930 à 1940 : pendant une dizaine d'années, elle se dévoue totalement à sa congrégation
2. De 1941 à 1946 : elle a enfin du temps pour prier ; c'est là qu'elle écrit ses notes sur ses oraisons qui forment ses Carnets (3250 pages) : une œuvre importante ! .
3. De 1945 – 1955 : c'est la longue traversée de la maladie, qu'elle appelle l'épreuve de Job.
4. Puis pendant 4 ans, Marie se forme et travaille en psychologie à Paris.
5. Mais elle revient au couvent fin 59. Ce sont enfin 20 années de vie discrète à Flavigny-sur-Ozerain.
De 71 à 80, Marie y réalise son aspiration à une vie de prière solitaire, dans un ermitage.

Qu'est-ce qui relie ces différentes étapes ?

Ce que Marie de la Trinité a toujours recherché tout au long de sa vie, c'est accomplir la volonté de Dieu, réaliser sa vocation profonde.

Je vais montrer que sa vie apparaît comme une véritable quête, **une quête de liberté** : celle de vivre selon l'appel de sa conscience. Je vais dévoiler cette quête en 4 points :

- | | |
|--------------------------------|---|
| 1. Sa vocation | 3. Sa vie mystique |
| 2. Sa vie dans la congrégation | 4. Enfin, la traversée de l'« épreuve de Job ». |

1. Sa vocation

Marie de la Trinité découvre Dieu "dès sa naissance" (écrivra-t-elle, dans une note du 4 août 1970). C'est aussi depuis sa prime enfance qu'elle a ressenti l'appel à se consacrer à Dieu. Elle confie au D^r Renaud en 1956 :

Pour ce qui est de la vocation religieuse, je l'ai toujours eue – comme l'expérience de l'amour infini et personnel de Dieu pour moi. (lettre au D^r Renaud, 10-11 février 1956)

Paule aspire à une vie de prière, elle veut entrer au Carmel. Pourtant, elle rejoint un petit groupe de femmes qui lance une congrégation apostolique nouvelle : les Dominicaines Missionnaires des Campagnes. Ces religieuses interviennent en tant que sacristines, organistes, catéchistes, animatrices ou infirmières : on est loin du Carmel.

Le renoncement au carmel a de quoi surprendre ! Pourquoi ce choix ?... Paule l'accepte par obéissance à son directeur spirituel (le P. Périer) qui lui affirme que c'est la volonté de Dieu. Ensuite, son directeur dans la vie religieuse « enfonce le clou » (si je puis dire) en lui disant que quitter la congrégation serait tourner le dos à Dieu.

Car dès l'âge de 17 ans, la jeune Paule a pris un directeur spirituel. Rien de très étonnant au départ, mais elle donne à cette direction une importance particulière. Pour s'assurer d'accomplir la volonté de Dieu, elle fait *vœu d'obéissance à son directeur*.

Paule devenue Marie de la Trinité garde la même posture vis à vis de ses directeurs successifs.

En 1945, elle écrit au P. Motte ces paroles révélatrices : « Je ne voudrais pas que votre autorité me « conseille » ou me « permette », mais le plus possible qu'elle me « commande » (22 février 1945)

On voit là 2 éléments importants dans la vie de Marie de la Trinité : sa vocation contrariée d'une part, son obéissance forcenée d'autre part.

- Sa vocation contrariée est un aspect essentiel. Marie connaîtra, pendant des années, l'angoisse de ne pas accomplir sa vocation profonde.

- son obéissance forcenée pose question. Pour y voir plus clair, il nous faut dire quelques mots de son enfance.

Nous sommes tous marqués par notre environnement familial. La petite Paule n'y échappe pas.

Paule de Mulatier est la petite dernière d'une fratrie de sept. Si elle bénéficie toute sa vie de l'affection de sa famille, sa place de benjamine marque singulièrement sa personnalité. Car petite, elle est la plus ignorante, et gentiment moquée par les plus grands. De plus, la jeune Paule n'arrive pas à maîtriser son tempérament colérique... tout cela fait qu'elle manque de confiance en elle.

Par ailleurs, fillette sensible, Paule perçoit certaines tensions entre ses parents et les prend à son compte ; elle écrit au cours de sa psychanalyse :

je pensais toujours que mes parents étaient malheureux à cause de moi, qu'ils avaient honte de moi. Ils ne me le disaient pas : ils m'encourageaient, mais je le sentais. C'était pour moi une continuelle terreur de leur faire honte.¹

Alors, Paule a cherché à être celle qu'on souhaitait qu'elle soit : « une personne fictive² », dira-t-elle plus tard.

Ces difficultés d'identité, la honte diffuse, le manque de confiance en soi n'apparaissent pas à l'extérieur, mais ils alimentent un fond d'angoisses.

¹Note du 27 novembre 1950, *Dossier maladie*, p. 58.

²Note du 28 octobre 1950, *Dossier maladie*, p. 51.

C'est pour lutter contre ses angoisses que Paule – puis Marie – se réfugie dans l'obéissance. Elle confiera à Jacques Lacan :

Je faisais confiance à la vertu de l'obéissance à laquelle je m'accrochais éperdument parce qu'elle était ma seule bouée dans la nuit noire et la tempête intérieure
(lettre à J. Lacan, 5 mars 51, Dossier maladie, p. 88).

Dans la tradition de l'Église, l'obéissance est une vertu. Mais Paule – Marie de la Trinité – a une conception faussée de l'obéissance. C'est une soumission qu'elle pousse à l'extrême. Alors que l'obéissance évangélique est celle d'un disciple qui écoute : une obéissance-communion. Marie de la Trinité aura à se libérer de sa soumission mortifère.

Même si l'obéissance amène Paule – Marie de la Trinité à contrarier sa vocation profonde, elle réalise en 1930 son entrée en vie religieuse. Venons-en à sa vie dans la congrégation.

2. Sa vie chez les Dominicaines Missionnaires des Campagnes (DMC)

Au sujet des rapports de Marie de la Trinité avec sa congrégation, plusieurs aspects importants sont à retenir :

- son dévouement sans bornes des années 30
- son entente profonde avec la fondatrice, Mère St-Jean
- sa fidélité, mais durant des années des relations mêlées d'incompréhension et même d'hostilité.

1 – Marie de la Trinité a contribué au développement des DMC sans ménager ses efforts.

Par son instruction (elle connaît le latin) et par son sens pratique, Marie de la Trinité apporte des qualités très utiles à la congrégation. Elle a même le permis de conduire, ce qui était rare à l'époque.

Elle contribue à l'écriture des constitutions qui permettent à la congrégation (en gestation depuis vingt ans) d'être enfin érigée en 1932. Marie est nommée assistante générale dès cette érection en 1932, et maîtresse des novices l'année suivante. Des charges considérables ! Pendant une dizaine d'années, elle se dévoue sans compter, au point de frôler le surmenage.

2 - Son entente avec la fondatrice des Dominicaines Missionnaires des Campagnes, Mère St-Jean, est immédiate et profonde ; elle durera toute la vie.

Mère St-Jean a toujours soutenu Marie, quelles que soient les difficultés. Ce soutien de Mère St-Jean apparaît en pleine lumière lorsque Marie de la Trinité est prise dans l'épreuve de Job. Leur correspondance montre combien leur entente affectueuse s'intensifie avec les années.

3- Mais les rapports de Marie de la Trinité avec les autres religieuses sont longtemps marqués par l'incompréhension et même une certaine hostilité :

En effet, les grandes responsabilités qui sont confiées très tôt à Marie de la Trinité joueront contre elle, car cela suscitera des jalousies et des hostilités durables. De plus, les sœurs ignoraient son aspiration à la vie contemplative et sa vie mystique.

Que Marie de la Trinité, le bras droit de la fondatrice, se retire de plus en plus à partir de 1941, a certainement surpris ! Non seulement elle se met de plus en plus en marge de la vie commune, mais voilà que ses séjours à Paris deviennent fréquents. Puis elle s'éloigne encore plus, en allant étudier la psychologie en 1956... Inutile de dire que son retour définitif au couvent en décembre 59 n'a pas été facile.

4- Mais malgré tout, Marie de la Trinité a choisi de rester fidèle à sa congrégation.

Quand elle séjourne à Paris, c'est avec l'accord de ses supérieures. Elle recherchait toujours l'entente et la paix entre les sœurs³.

En 1971, lorsque la congrégation déménage sa maison-mère, c'est pleinement en accord avec la mère supérieure que Marie reste seule à Flavigny. Et le 21 novembre 1980, mortellement atteinte d'un cancer, c'est dans une maison des Dominicaines des Campagnes qu'elle s'envole pour le ciel.

Malgré le renoncement de Marie de la Trinité à un ordre contemplatif, la providence veille : venons-en à sa vie mystique.

2. Sa vie mystique

Précisons tout d'abord ce terme de mystique, car il peut prêter à confusion.

La mystique chez Marie de la Trinité ne désigne pas de phénomène étrange. Il s'agit de la mystique comme l'a définie Jacques Maritain : une « *connaissance expérimentale des profondeurs de Dieu*⁴ ». Cette expression s'accorde tout à fait avec le vécu de Marie qui écrit en 1941 :

je ne sais pas comment cela commence [...]. C'est un contact très intérieur de vie en vie, au-delà des facultés [...] L'âme étant comblée et soutenue par le Christ, le Père, par un ineffable amour, par son propre amour, la prend en Lui, la fait adhérer à Lui, l'imprègne de Lui, l'éclaire sur ce qui Lui plaît

(4 avril 1941, *Carnets*)

Ce qui touche à la mystique demande bien sûr un discernement. Marie de la Trinité s'inquiétait la première de ne pas tomber dans l'illusion : elle a toujours fait appel au discernement de son directeur spirituel, ainsi qu'au P. Beyer à la fin de sa vie.

Dans les notes sur ses oraisons, elle utilise souvent le verbe *voir* ; elle parle d'*expériences* et de *lumières* (qui donnent une certaine connaissance). Tout un processus a lieu pour que ce qu'elle vit passe dans la pensée sous forme d'idées, puis de mots. Marie déclare que les mots ne rendent qu'une pâle image de ce qu'elle a vu.

Marie de la Trinité a vécu des moments particulièrement forts, ses *grandes grâces* : la première grâce – fondatrice pour elle – se produit en 1929, avant même son entrée en vie religieuse ; puis il y a plusieurs grandes grâces, en janvier 40 et au cours de l'année 1941. On peut s'étonner de l'intervalle entre ces grâces. C'est que Marie n'a simplement pas le temps, jusqu'en 1941, de faire oraison.

La vie mystique de Marie de la Trinité n'a pu s'épanouir qu'après sa rencontre avec le P. Motte, son nouveau directeur spirituel à partir de Noël 1940. La rencontre avec le P. Motte est à cet égard déterminante :

→ Sur le plan pratique, le P. Motte convainc Mère St-Jean de laisser du temps à Marie pour l'oraison.

→ sur les plans humain et spirituel, le P. Motte apporte à Marie la compréhension, la confiance et le respect dont elle a besoin.

Impossible de présenter Marie de la Trinité sans dire quelques mots sur ses grâces et sur le contenu des Carnets.

La mystique de Marie de la Trinité est essentiellement axée sur les dons de filiation et de sacerdoce.

³Christiane Sanson, la Dominicaine des Campagnes qui a écrit sa biographie, en témoigne fortement.

⁴J. MARITAIN, *Distinguer pour unir ou Les degrés du savoir*, Paris, Desclée de Brouwer et C^{ie}, 1932, p. 489.

- **En 1929, elle découvre la filiation.**

Voici quelques mots de ce qu'elle relate pour le P. Motte, fin 1940 :

Je dis : Dieu — et c'est Dieu, mais c'est la Personne du Père : c'est Lui qui Lui-même me prit en Lui — [...] C'était toute perfection, toute Vie, et Il me tint en son amour. Il me fit connaître son amour paternel, son amour de Père, et cet amour pour moi (lettre au P. Motte, 26 décembre 1940)

La filiation peut nous paraître familière ; nous disons la prière du *Notre Père*... Mais la réalité de cette filiation est-elle véritablement perçue ? Marie de la Trinité nous fait (re)découvrir la filiation : le bonheur de l'union au Père, union à laquelle nous sommes tous appelés.

Cette filiation lui fait percevoir la dignité incomparable des fils qui fonde un changement de perspective : *les prêtres -ministres ordonnés ne sont pas les maîtres, mais les serviteurs des fils*⁵.

- **Puis, en janvier 40 et en 1941, Marie connaît, par grâces successives, le sacerdoce**⁶.

Il m'a fallu du temps pour saisir ce que recouvre chez Marie de la Trinité le mot *sacerdoce*, tellement ce terme reste dévolu, aujourd'hui encore, au « pouvoir sacré » des *prêtres - ministres ordonnés*.

Le 15 juin 1941, Marie de la Trinité vit une profonde expérience du sacerdoce ; elle écrit :

Je suis dans le Christ comme dans une *transparence*, et je la traverse et la dépasse avec Lui, et par Lui — et **Il me soutient, me tient et me porte, et me fixe** dans ce lieu du mystère dont Saint Jean dit : "Le Fils Unique qui est **dans le sein du Père**, lui l'a fait connaître." Jn 1,18. (*Carnets*)

Ce qu'expérimente Marie de façon mystique fait intensément résonner cette parole du Christ : « Je suis le chemin et la vérité et la vie. Personne ne va au Père si ce n'est par moi » (Jn 14, 6).

Ce que recouvre le sacerdoce, Marie de la Trinité l'exprimera, sans le nommer, à sa sœur Suzanne :

Je pense continuellement que Jésus présent en nous envahit sans cesse tous nos actes, pourvu qu'ils soient assumables (c'est à dire au moins humainement bons) et les offre à son Père (lettre à Suzanne, 24 janvier 1968)

Elle découvre que nous sommes tous appelés à participer au sacerdoce du Christ : ce qu'elle nomme le *sacerdoce personnel*.

Vivre le sacerdoce personnel est essentiel ; c'est lui qui permet de vivre la filiation.

- **Il est frappant combien Marie de la Trinité met l'accent sur l'amour.**

Tout : la filiation, le sacerdoce, etc., se situe dans l'amour divin qu'elle a mystiquement éprouvé.

- **La vocation de Marie est sacerdotale et missionnaire :**

Marie a rapidement pris conscience que ce qu'elle recevait était pour tous. Même si elle se retire dans la solitude pour prier, sa vocation a une dimension missionnaire, pour tout le genre humain.

=> Elle est appelée à s'unir spirituellement au sacerdoce du Christ pour suppléer à ceux qui ne le font pas (ou pas assez) ;

=> Elle est aussi appelée à faire connaître les dons de filiation et de sacerdoce. Elle ne sait comment. Ce sera finalement par son œuvre en écriture.

Au sujet de sa mystique, je voudrais aussi souligner 2 choses :

⁵Les ministres sont eux-mêmes d'abord des *fils* : ils sont avant tout appelés à vivre de cette filiation.

⁶Elle n'a pas choisi ce mot ; il lui a été donné. En janvier 1940, alors qu'elle était en désespérance de ne pouvoir prier, elle reçoit cette parole : « sers-toi de mon sacerdoce ».

- ➔ **Le message transmis par Marie de la Trinité est de première importance, car les dons de filiation et de sacerdoce touchent au noyau de la foi chrétienne ; ils sont encore trop méconnus, pas assez vécus !**
- ➔ **Par sa mystique, elle opère une forme de retournement, ou plutôt, une remise en ordre filiale et sacerdotale** (qui touche les relations entre clercs et laïcs). Beaucoup reste à faire pour réaliser dans l'Église ce changement de perspective.

Mais le message porté par Marie de la Trinité ne se manifeste pas seulement dans ses écrits. Il transparaît dans son cheminement personnel. Car Dieu l'a conduite pour qu'elle vive plus pleinement les grâces reçues. Pour cela, elle a dû traverser une épreuve décapante. Venons-en à l'« épreuve de Job ».

4. L'épreuve de Job

Les dons de filiation et de sacerdoce recouvrent *un appel à la liberté, celles des fils*.

Mais comment devenir réellement libre ? Pour Marie de la Trinité, le cheminement va être particulièrement ardu.

Dans les années 40, pour répondre à ce qu'elle perçoit comme des exigences de conscience, Marie recherche une ascèse de plus en plus sévère : elle réduit sa nourriture, et même ses heures de sommeil. Mère St-Jean et le P. Motte tâchent de la réguler, mais elle supporte de moins en moins un refus. Le 25 mars 1944, Marie s'emporte violemment lorsque Mère S^t-Jean lui refuse le jeûne qu'elle réclame.

La nourriture prend chez elle une place obsessionnelle : « l'inquiétude à chaque plat, à chaque bouchée, si c'était trop ou pas assez ? dans l'obéissance ? ou par gourmandise ? » (lettre au P. Motte, 27 mars 44)

Les causes qui ont fait tomber Marie de la Trinité dans l'épreuve de Job sont multiples :

- **il y a ses failles personnelles** : son manque de confiance en elle notamment, avec les tiraillements entre son obéissance-soumission et sa conscience.
- **Mais les circonstances extérieures ont lourdement pesé** : l'excès d'autorité des premiers directeurs, l'épuisement physique dû à des charges trop lourdes⁷, l'hostilité sourde de certaines sœurs, jalouses de la première place qu'elle occupait auprès de Mère St-Jean...

En 1945, Marie ignore tout de la psychologie. C'est à l'été 1946 qu'elle comprend l'aspect médical de ses difficultés. Le diagnostic est une névrose obsessionnelle.

L'épreuve de Marie est d'autant plus rude qu'elle voit sa relation avec le P. Motte se fissurer : elle est profondément blessée qu'il se soit renseigné à son sujet dans son dos. De plus, à la demande du D^r Nodet en 1947, le P. Motte met fin à la direction spirituelle. Marie se sent alors tomber dans une « solitude désertique⁸ », à une période où elle ne va pas bien du tout.

Pendant des années, prises dans ses obsessions, Marie de la Trinité vit dans un cachot intérieur. Il est difficile d'imaginer combien ce fut douloureux pour elle, non seulement de ressasser sans cesse ce qui l'a blessé, mais aussi de ne plus pouvoir faire oraison – alors que prier est sa vocation ! Sa foi en Dieu reste son phare dans le noir ; elle s'appuie également sur le soutien sans faille de Mère S^t-Jean.

Marie se démène pour guérir. Elle consulte différents médecins et psychanalystes, sans succès. C'est alors qu'un événement providentiel se produit : le 30 mars 1950, suite à un accident de ski,

⁷(enfin déchargée du noviciat en 1942, elle reste Première Assistante jusqu'en 1948)

⁸Lettre au P. Motte du 13 décembre 1947.

Jacques Lacan peut la recevoir. Marie suit avec lui une psychanalyse qui dure environ 3 ans. Son état s'améliore. Il faut encore, en avril 53, un traitement dans la clinique de Bonneval pour casser le cycle des obsessions. Marie dirige ensuite elle-même son rétablissement, en s'appuyant résolument sur des motivations positives.

Enfin, début 1956, Marie de la Trinité met en œuvre le projet qui lui tient à cœur depuis sa découverte du psychisme : elle étudie la psychologie à Paris, et travaille trois matinées par semaine avec le P^r Cornelia Quarti. Fait peu courant : l'ancienne patiente est devenue une psychologue appréciée !

Mais la fécondité de l'épreuve de Job ne se limite pas à l'aide que Marie apporte aux autres. Cette épreuve l'a transformée. Avec le recul des années, elle confie à sa sœur Marie-Josée qu'elle avait besoin de cette épreuve pour mûrir⁹. Elle écrit, un an avant sa mort :

Maintenant, je rends grâce à Dieu de tout cela – cette "expérience de Job" est une grâce – on ne s'en rend compte qu'après (lettre à Marie-Josée, 9 nov. 79)

Les fruits de l'épreuve de Job ont une couleur de libération :

- **Marie s'est libérée du fond d'angoisses qui l'habitait.** En mettant à profit les séances de psychanalyse, et en méditant son histoire personnelle, elle s'est apaisée. Elle a gagné en maturité et en autonomie.
- **Ainsi, Marie a libéré sa conscience** de l'obéissance-soumission. C'est d'ailleurs grâce à l'épreuve de Job qu'elle ouvre les yeux sur les dérives de la direction spirituelle.
- De plus, Marie connaît la psychologie et comprend ce qui se passe en elle et chez les autres. **Elle peut désormais choisir le comportement adéquat¹⁰.**

La libération d'ordre psychique de Marie de la Trinité rejaillit donc en libération spirituelle : après l'épreuve de Job, c'est pour elle l'approfondissement *vécu* des dons de filiation et sacerdoce.

Dans ses dernières années, Marie de la Trinité peut répondre pleinement à sa vocation contemplative : sa paix et sa joie grandissent dans son ermitage de Flavigny.

En conclusion :

Dieu a d'abord enseigné à Marie de la Trinité de façon mystique les dons de filiation et de sacerdoce.

Puis l'épreuve de Job l'a fait cheminer vers une façon de vivre qui incarne de plus en plus ces dons.

Par ce qu'elle a écrit, par ce qu'elle a vécu, Marie de la Trinité nous enseigne.

Marie de la Trinité est une grande mystique. C'est aussi une femme très proche de nous, avec ses fragilités, ses limites, les épreuves qu'elle a dû traverser.

Au sujet de la direction spirituelle dont elle a fait l'expérience durant plus d'un quart de siècle, Marie de la Trinité a une parole particulièrement pertinente.

⁹ « – je bénis Dieu de tout – j'avais besoin de traverser ce qu'Il a permis pour mûrir » (lettre à Marie-Josée, 17 juillet 1979) C'est Marie qui souligne.

¹⁰ « L'immense avantage de ces traversées douloureuses est que, quand on est enfin parvenu à l'autre bord on devient très solide, et la personnalité s'en trouve mûrie et enrichie, beaucoup plus nuancée, compréhensive des autres, bien plus apte à relativiser et dédramatiser – on ne s'aperçoit pas, pendant qu'on languit dans le tunnel de tout ce qui évolue en soi-même pendant ce temps. On est un peu comme l'enfant dans sa maman, il ne sait pas du tout ce qui va se passer, mais quelle merveille s'est accomplie en lui, le préparant à "voir le jour" ! » (lettre à Marie-Josée, 28 janv. 78)

Il y a à la fois du négatif et du positif dans la direction spirituelle qu'elle a vécu :

- La direction spirituelle trop autoritaire l'a conduite à contrarier sa vocation profonde.
- Avec le P. Motte, la direction spirituelle a favorisé sa vie mystique.

Au cours de l'épreuve de Job, Marie de la Trinité a ouvert les yeux et clarifié ce que doit être un accompagnement spirituel conforme à la dignité et à la liberté des fils de Dieu¹¹. Cela apparaît dans sa façon d'accompagner une catéchumène en 1956. Elle confie à sa nièce Joëlle :

Je la suis [cette catéchumène], le plus discrètement que je peux,
témoin plus que guide de sa recherche.

J'ai moins cherché à l'instruire qu'à l'aider à préparer son âme comme un nid
où Dieu mettra ce qu'il voudra, à l'heure qu'il choisira. (lettre à Joëlle Guichard, 17 novembre 56)

Comme l'ont déjà dit Christiane Schmitt et Frère Éric, **Marie de la Trinité nous tourne vers l'essentiel. On peut dire aussi qu'elle nous fait remettre l'Église à l'endroit.**

Complément :

Le cheminement de Marie de la Trinité la conduit à préciser **un accompagnement spirituel conforme à la dignité et à la liberté des fils de Dieu** :

« pour chacun, user de sa liberté est plus qu'un droit, c'est un devoir. La morale du reste oblige à respecter l'oeuvre entière de DIEU-CRÉATEUR, lequel nous a tous faits dissemblables les uns des autres. Aider les autres n'est pas s'offrir à eux comme modèle, mais plutôt les aider dans leur singularité à s'identifier à l'unique modèle qui Lui-même n'a cessé de s'effacer devant son PÈRE.

Cela exige un renoncement considérable, l'oubli de sa propre singularité pour tâcher de saisir celle de l'autre sans lui imposer, même inconsciemment, son propre comportement. Cela suppose aussi la conscience actuelle et concrète de la dignité mutuelle, dont l'une n'a pas à diminuer l'autre, de l'autonomie aussi de la personne, que Dieu respecte plus que quiconque [...], et que par suite ses ministres doivent respecter plus que quiconque ; leur ministère est un service et non pas une absorption, une aide et pas un joug, une libération et pas une geôle. »

(lettre de Marie de la Trinité au P. Motte le 14 décembre 1950)

¹¹ Aujourd'hui, on ne parle heureusement plus de directeur, mais de conseiller ou d'accompagnateur, comme le souhaitait Marie de la Trinité qui précise en 1950 : « Le terme de « directeur » de conscience est, me semble-t-il, étymologiquement inexact. **L'unique directeur c'est le Saint Esprit.** » (lettre au P. Motte, 26 septembre 1950).

Marie de la Trinité – Antonin Motte

Sacerdoce, filiation et relation de direction spirituelle

Eric T. de Clermont-Tonnerre

Introduction

Comme vous le savez, les expériences mystiques, les grâces et les paroles reçues par Marie de la Trinité ont été consignées par elle et assumées dans une réflexion existentielle et théologique qui s'est déployée autour de ces deux réalités, de ces deux dons fondamentaux qui structurent l'existence chrétienne : filiation et sacerdoce.

C'est pourquoi dans cette intervention, je me suis attaché à réfléchir à ce qui s'est joué dans cette relation de direction spirituelle quant à ces thèmes. Et je vais aborder successivement quatre points qui sont à l'œuvre dans toute direction spirituelle :

- le but et le contrat de cette direction ;
- la question de l'obéissance ;
- paternité et filiation ;
- les deux sacerdoce.
-

— Le contrat de direction

Marie de la Trinité raconte (le 26 décembre 1940) ce qu'elle a vécu 11 ans auparavant (la grâce du 10-11 août 1929) : « J'ai été l'indigne sujet de sa grâce, je prenais part à leur retraite (la retraite du petit noyau de femmes autour de Mère Saint Jean) et j'étais *dans une immense détresse*. Mère Saint Jean m'avait invitée à cette retraite. Le Père Périer étant absent, j'avais répondu que je n'irai pas, ayant décidé en moi-même de m'en tenir là. Mais il revint quelques jours après, me dit d'aller suivre cette retraite et d'y décider de mon entrée. C'est ainsi. » Dans ce récit, on peut noter, d'ores et déjà, quelques éléments : l'angoisse, la détresse, la contrainte et l'obéissance.

Et après avoir repris le récit de la grâce d'août 1929, elle ajoute : « Il (le Seigneur) me montra ainsi que ce don est vivant en moi et qu'il veut en voir les fruits... Mais je suis comme une terre en laquelle est enfouie un trésor et qui cependant ne produit que des ronces et épines. » (27 décembre 1940).

Alors la demande est précise pour Marie de la Trinité. Elle s'exprime dans les trois premières lettres au père Motte : « J'attends de vous mon Père que vous m'aidiez à porter les fruits pour lesquels Dieu me l'a donnée (cette grâce) en mon âme et dans celle du prochain, pour sa gloire ». Et plus loin dans cette même lettre : « L'imitation de Jésus-Christ, l'assimilation à ses états et à ses actes, voulez-vous me l'enseigner et m'aider à y marcher, m'y avancer en Dieu : 'Je vais vers le Père'. 'Je monte vers le Père'. Je remets dans la foi mon âme misérable entre vos mains. Demandez-moi ce qui répond à son amour. »

Le contrat souhaité est clair. Il devrait porter sur les grâces reçues pour qu'elles portent du fruit.

Or ce qui va se passer est tout autre.

Marie de la Trinité va soumettre au père Motte ses notes d'oraison qui prendront ensuite place dans ses carnets. Motte va se situer plutôt en théologien vérifiant le fond et l'expression, apparemment plus soucieux d'examiner la conformité des expériences et des réflexions théologiques à la tradition de l'Église, confiant même cette vérification à tel ou tel de ses confrères professeurs au Saulchoir (notamment le père Guérard des Lauriers).

Il ne va pas du tout chercher à aider Marie de la Trinité à approfondir et à assumer le sens de sa vocation profonde, et à réfléchir aux fruits que les grâces reçues pourraient produire dans sa vie, dans la Congrégation et dans l'Église. Elle et lui se sont laissés enfermer dans des questions tout à fait secondaires et précisément 'enfermantes'.

Quand Marie de la Trinité fait le point sur l'apport des directions spirituelles qui ont précédé celle du père Motte, elle est plutôt positive :

- la première m'a aidée à être fidèle dans le monde et m'a introduite dans la vie religieuse ;
- la deuxième m'a surtout aidée à y persévérer et s'est appliquée à me dépouiller de bien des obstacles ;
- et maintenant, celle qu'il me donne dans son infinie miséricorde veut surtout m'unir à lui.

C'est cependant une femme brisée que le père Motte prend en charge, déjà profondément brisée. Cela en quelque sorte fait partie du contrat car dans la correspondance Marie ne le cache pas, ne se cache pas.

« Cette nuit, j'ai pensé à la multitude des contradictions dont il a plu au Seigneur de m'entourer comme d'un réseau serré au-dedans et au dehors depuis dix ans ». (28 décembre 1940)

« Tout le poids de la journée d'hier et de ces dix dernières années de vie religieuse me revient [...]. Mon passé, comme un gouffre d'amertume. » (3 janvier 1941)

— La vocation et l'obéissance

Le terme de direction a deux sens : 1. action de diriger, de conduire ; 2. indication d'une voie à suivre. La direction spirituelle ne devrait pas mettre l'accent sur l'obéissance au directeur, qui donnerait des directives à son ou sa dirigé(e) en attendant qu'il ou elle lui obéisse. Le terme de direction devrait plutôt insister en premier lieu sur cette orientation, et sur la voie à suivre pour atteindre le but. Le but à atteindre est à chercher, à préciser dans le dialogue spirituel. Ultimement pour le chrétien, il s'agit de : (1) la conversion (2) l'union à Dieu (3) la vie de charité (4) la libération de tout ce qui l'empêche... C'est là que l'on pourrait parler de vocation.

C'est peut-être pourquoi en mettant l'accent sur cette 'orientation' sur cette 'vocation', que l'on en est venu à parler davantage aujourd'hui d'accompagnement spirituel que de direction spirituelle.

Quelques remarques et distinctions un peu succinctes et rapides sur l'obéissance dans la direction spirituelle :

- L'obéissance est requise, mais elle doit être d'abord le fait du directeur, de l'accompagnateur qui doit être à l'écoute de l'accompagné pour petit à petit saisir à quoi l'accompagné est appelé, quelle est sa vocation, et sur quel chemin de conversion il se trouve ou devrait se trouver.
- Lui-même, s'il est à l'écoute, peut inviter le dirigé à l'écoute.
- En conséquence, et on ne le dit pas suffisamment, dans le cadre de la direction spirituelle, l'obéissance doit être pensée comme réciproque (écoute mutuelle) et commune (écoute commune de la volonté de Dieu).
- Dans la vie chrétienne, et tout particulièrement dans la vie religieuse, on devrait distinguer : l'obéissance fondamentale à l'écoute de Dieu, du Christ, de l'Évangile, l'obéissance filiale ; l'obéissance pédagogique (celle que l'on demande aux jeunes religieuses et religieux en formation ; l'obéissance fonctionnelle, celle qui est commune dans son but et dans son esprit aux soldats, aux religieux, dans l'entreprise, l'obéissance des serviteurs.
- Le Nouveau Testament distingue nettement : soumission (*upotage*) – terme qui est utilisé dans un contexte hiérarchique, permanent ou provisoire (enfants/parents ; subordonnés/chefs ; obéissance (*upakoué*) – qui insiste davantage sur l'écoute et sur la communion.

L'obéissance à un directeur spirituel s'ajoute à l'obéissance à Dieu, à son (sa) supérieur(e), à soi-même, c'est-à-dire à sa conscience.

Antonin Motte ne se situe jamais au plan de cette obéissance profonde à laquelle tout baptisé est appelé. Il en reste le plus souvent à l'obéissance fonctionnelle.

Pour Marie de la Trinité l'obéissance a toujours été sa manière de ne pas se laisser piéger par ses angoisses : « Dans la contradiction – écrit-elle, je suivais plutôt le conseil du directeur, même s'il allait contre l'attrait intérieur et après avoir manifesté clairement cet attrait. » (le 2 février 1941).

Le père Motte l'encourage dans ce sens : « Vous avez bien fait, certainement, de toujours en dernier ressort, choisir ce qui était le plus conforme à l'obéissance. » (28 février 1941).

Mais comprend-il les conflits (le conflit) d'obéissance dans lesquels elle se trouve et ne l'enfonce-t-il pas dans ces conflits lorsqu'il écrit : « Ayez grand souci de cette obéissance que Notre Seigneur a présentée, en sa parole et son exemple, comme le grand moyen d'expression de l'amour. Les inspirations comme les fantaisies que l'amour invente sont à cette obéissance ce que le dessert est au repas et ce que la dentelle est au linge. » (9 avril 1941) Autrement dit, la liberté n'est pas sérieuse.

A Noël 1943, Marie prononce un vœu spécial d'obéissance au père Motte : « Mon Père, je vous remets entièrement toute la conduite de mon âme et je fais vœu d'obéissance à votre direction comme à l'interprète certain des desseins du Père à mon égard. »

La formule complète fait mention de l'obéissance à laquelle elle est tenue. C'est une obéissance en tout « ce qui ne s'oppose pas actuellement à l'obéissance à laquelle je suis tenue par ma profession religieuse ».

Le 25 juillet 1945, elle prononce l'acte d'holocauste de sa conscience : « Je me démetts entre vos mains du jugement de ma propre conscience décidée à adhérer pleinement à tout ce que vous m'exprimez concernant la convenance et la valeur de mes actes... »

Le 4 décembre 1945, elle prend contact avec le docteur Nodet. Elle fait ainsi entrer une troisième autorité pour, la conseiller, la guider, l'aider : « Qu'il prenne la responsabilité de mon équilibre psychique. » Cet aveu en dit long ; il exprime si bien ce qui va l'étouffer complètement : entre l'obéissance à Dieu, à elle-même et à son directeur spirituel... entre l'obéissance à Mère Saint-Jean, au père Motte et au docteur Nodet... Elle confie : « Cette fois-ci je suis liée à l'obéissance à fond : entre vous, notre Mère, et lui. Je ne sais comment remercier Dieu ».

— La paternité et la filiation

Dans la direction spirituelle se joue, traditionnellement, quelque chose de l'ordre de la paternité et de la filiation sur lesquelles il conviendrait d'être plus au clair.

Comme assez grand « pratiquant » de l'accompagnement spirituel, je suis sensible à l'injonction de Jésus dans l'Évangile (Mt 23, 8-10) : « Pour vous, ne vous faites pas appeler 'Rabbi' : car vous n'avez qu'un Maître, et tous vous êtes des frères. N'appellez personne votre 'Père' sur la terre ; car vous n'en avez qu'un, le Père céleste. Ne vous faites pas non plus appeler 'Directeurs', car vous n'avez qu'un Directeur, le Christ. » (Traduction de la *Bible de Jérusalem*)

Malgré le fait qu'ils soient quasiment jumeaux, les deux correspondants s'appellent longtemps 'mon Père' avec un 'P' majuscule comme il était d'usage et 'chère enfant' ou 'ma pauvre enfant'... Plus tard il dira 'chère sœur et fille'. Aux jours du conflit et de la rupture, elle lui adressera du 'Très Révérend Père' et elle lui dira de ne plus l'appeler 'mon enfant'. Elle finira par ne plus l'appeler du tout dans ses lettres.

La direction spirituelle est au service de la filiation. Le baptisé doit être amené à assumer dans le Christ, le Fils Unique, le mystère même de la paternité-filiation qui caractérise la relation entre le Père et le Fils dans la Trinité.

La grâce d'août 1929 est une grâce de filiation. Je cite ce passage : « Je dis Dieu – et c'est Dieu mais c'est la personne du Père [...] c'est Lui qui Lui-même me prit en Lui [...] Il me fit connaître son amour paternel, son amour de Père et son amour pour moi [...] Le Père me révéla son Fils le Verbe éternel, mais selon qu'Il est Père et son Fils, Fils [...]. Et il y avait du Père au Fils et du Fils au Père, une étreinte d'amour ineffable, inconcevable et je fus pris dans cette étreinte. »

Mais le récit de cette grande grâce insiste sur le fait que l'amour du Père pour son Fils se porte sur l'âme et sur l'humanité de son Fils.

J'ai hérité il y a quelques années d'une petite correspondance de direction spirituelle entre une personne catholique que je connais et l'Archimandrite Sophrony, l'héritier et le diffuseur de la vie et des pensées de Saint Silouane du Mont Athos. Le 1^{er} décembre 1966, il répond à la demande que cette personne lui avait adressée pour qu'il accepte de devenir son directeur spirituel : « Je prie Dieu de ne pas vous abandonner, de vous 'poursuivre' partout, de ne pas cacher de vous Sa présence, mais d'augmenter dans votre esprit Sa lumière jusqu'à ce que vous parveniez aux dimensions de l'éternité divine dans la plénitude de la force spirituelle et dans la plénitude de la vraie connaissance de notre Dieu et notre Père. » « Mais que puis-je faire ? De quelle manière pourrais-je vous servir ? pour l'instant la situation n'est pas claire pour moi. Je ne suis plus jeune. Mes forces diminuent. Prendre sur moi une responsabilité si lourde serait un fardeau écrasant pour moi. Je sais, par expérience, qu'il ne s'agit pas de quelques conseils spirituels de temps à autre. Non, ce lien entre celui qui aide, ou qui sert et celui qui est aidé ou servi spirituellement s'étend sur de longues années d'une vie commune, liée à bien des risques pour les deux parties. Voilà une des causes de ma lenteur à vous répondre. » « Je me promets de prier, ou plutôt de crier vers Dieu pour qu'il vous prenne dans Ses bras, comme une mère son enfant, et qu'il vous garde de toute aberration, pour qu'il augmente en vous le feu de son 'désir' c'est-à-dire de son amour, la lumière par laquelle se révéleront devant vous les horizons inconnus jusqu'alors du ciel. »

Deux ans plus tard, le 15 octobre 1968, l'Archimandrite lui écrit ceci : « À votre question 'Est-ce que vous m'autorisez à me considérer comme votre fille ?' Je réponds avec empressement 'OUI', mais seulement pas comme PÈRE, car je ne vous ai pas engendrée par l'esprit (1Co 4, 15), mais comme FRÈRE, collaborateur, prêt à porter avec vous une part de votre fardeau, à participer avec vous dans votre lutte pour l'acquisition de l'Esprit Divin. » C'est clair et intéressant.

D'ailleurs, le Concile Vatican II ne présente pas les prêtres comme 'pères', sauf quelques mentions furtives. Au contraire, il insiste sur le vocabulaire 'fraternel' : « les ministres sont au service de leurs frères » (Lumen Gentium 18) ; « Pris du milieu des hommes et établis en faveur des hommes, les prêtres vivent avec les autres hommes comme des frères. » (*Presbyterorum ordinis* 3)

La communauté ecclésiale exerce une authentique maternité. Mais le parallèle n'est jamais fait avec les prêtres. Le Christ n'est pas appelé Père dans sa relation avec les hommes à sauver, lui qui est plutôt présenté comme « le premier-né d'une multitude de frères. » (Rm 8,29).

Le prêtre par sa sollicitation pastorale « engendre vraiment non des fils, mais des frères », selon l'expression d'Yves Congar.

— Les deux sacerdoce

Marie ne cessera de chanter la beauté de cette identité de fils et de fille de Dieu, craignant que le baptisé n'en soit pas conscient et qu'il n'exerce pas comme il conviendrait la liberté et la responsabilité que cette identité implique.

En tant qu'enfant de Dieu, le chrétien est libre d'aller et de venir, comme un enfant, dans la maison du Père, de prendre du plaisir avec le Père comme le Père en prend

avec ses enfants : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé qui a toute ma faveur » (Mt 3, 17) ; « Toi mon enfant tu es toujours avec moi et tout ce qui est à moi est à toi. Mais il fallait bien festoyer et se réjouir... » (Lc 15, 31-32)

Elle relève la distinction si importante et si stimulante pour la vitalité de l'Église entre les serviteurs et les enfants, notamment en mettant en valeur le sacerdoce des baptisés : le sacerdoce ministériel fait des ministres (les prêtres) des serviteurs. Et les serviteurs sont au service des enfants ! De même que la qualité de fils et de fille reste intacte en toute personne, même si son humanité est flétrie, blessée, écroulée par le mal et le péché, car la filiation est don du Père, de même il y a en chacun le pouvoir de se relever, de restaurer, d'expier et c'est le don de sacerdoce.

Comment donc cette Direction spirituelle a-t-elle rencontré de si grandes difficultés ? Si Marie de la Trinité et le Père Motte avaient travaillé ensemble les expériences mystiques et les grâces reçues par elle, si c'est cela qui avait fait l'objet de l'accompagnement, si l'accompagnement n'avait pas été vécu dans un rapport d'obéissance peu ajusté, si la compréhension des rapports entre sacerdoce personnel des baptisés et sacerdoce ministériel des prêtres avait été plus vive et plus juste, les choses auraient peut-être évolué autrement. Mais Marie et Antonin Motte ont hérité de la conception et de la pratique ordinaire de leur temps de la direction spirituelle et de l'obéissance.

Il y a encore du travail à accomplir de réflexion sur le sens et l'expérience du sacerdoce des baptisés dans le cadre d'une théologie du sacerdoce qui n'est pas suffisamment mise en valeur et remise sur le chantier.

Parce que la réflexion ne prend pas suffisamment en compte la question de la paternité/filiation aux plans humain existentiel, théologal et spirituel, le flou est entretenu sur la *paternité spirituelle* et fait le berceau de nombre d'abus.

Les grands désordres sont là autour de la filiation/identité, liberté/responsabilité, du sacerdoce personnel/obéissance.

Frère Eric T. de Clermont-Tonnerre, o.p.

Négocié l'autorité **Retour sur l'histoire sociale de la direction spirituelle** **(XVI^e – début XX^e)**

Interview de Caroline Müller

Docteure et agrégée en histoire, maître de conférences à l'Université de Rennes II, Caroline MULLER est intervenue, le 21 novembre 2025, au Colloque du 45^{ème} anniversaire de la mort de Marie de la Trinité, consacré à « La Direction spirituelle. Expériences, questions d'hier et d'aujourd'hui ». Son intervention avait pour titre « Négocié l'autorité. Retour sur l'histoire sociale de la direction spirituelle (XVI^e – début XX^e). Caroline nous a suggéré de faire figurer, dans les Actes du Colloque, l'entretien ci-dessous, réalisé à partir de l'ouvrage issu de sa thèse, intitulé « Au plus près des âmes et des corps. Une histoire intime des catholiques au XIX^e siècle », édité aux PUF, en 2019.

Pour commencer, Caroline, pourriez-vous nous dire comment vous est venue l'idée de ce travail sur la direction de conscience qu'on appelle, dans le milieu catholique, la direction spirituelle ? Dans le milieu universitaire laïque cela a-t-il représenté une difficulté ?

Au tout début de mes recherches, je travaillais sur la vie religieuse des jeunes filles au XIX^e siècle à partir d'un corpus de journaux intimes et personnels. La figure du directeur de conscience était omniprésente dans l'entourage de ces jeunes filles, en particulier auprès de leurs mères. J'ai eu envie d'en savoir plus sur le choix de ce directeur, son rôle, la nature de son accompagnement et l'histoire de cette pratique de la direction. Mon directeur de recherche de l'époque m'avait cependant dit que ce serait très difficile en raison du manque de sources historiques. Cela a donc été le premier défi : pouvoir documenter les échanges entre directeurs et dirigés. Je n'ai pas à ce moment-là ressenti de réticence devant mon sujet de recherche qui croisait histoire des femmes et du genre et histoire religieuses ; ce n'est que plus tard que j'ai compris que travailler sur le catholicisme pouvait susciter de la méfiance dans le monde universitaire, et, en particulier, l'idée que la recherche en histoire religieuse aurait un objectif caché de défense de l'Église.

Qu'avez-vous découvert en abordant cette écriture intime ? En quoi cette écriture diffère-t-elle du journal intime ? L'intime et le secret : la direction et la confession ? L'oral et/ou l'écrit ?

L'essentiel de mon corpus de source est composé de lettres de direction, c'est-à-dire des échanges épistolaires entre directeur de conscience et personnes dirigées. Cela m'a donc donné l'occasion de réfléchir à la différence entre l'oralité et l'écrit dans la direction spirituelle. L'une de mes conclusions est que la possibilité d'écrire offre un espace de réflexion et de dialogue d'une nature différente de celui de l'oralité, en particulier le fait que l'interlocuteur soit lointain, c'est-à-dire qu'il ne puisse pas réagir immédiatement, donne une liberté et permet de passer au-dessus de réserves, d'une pudeur, pour aborder des sujets sensibles.

C'est une écriture qu'on pourrait dire « abritée » entre guillemets, parce qu'elle est protégée par le secret, qu'on ne risque rien à dire à son directeur ce qu'on peut difficilement dire ailleurs. Par exemple, les femmes mariées font de la direction un espace de discussion autour de leurs difficultés conjugales, sans craindre le scandale ou la perte de l'honneur et la respectabilité, ou encore que leur mari ne soit mis au courant.

Cela ne veut pas dire pour autant que cette écriture est strictement intime et personnelle : la façon dont chacun élabore un récit, formule son expérience dépend de sa culture, d'une langue qui est celle de la société française du XIX^e siècle : les codes de l'épistolaire doivent être respectés et, par exemple, la façon dont on dit la souffrance spirituelle est très imprégnée des lectures et modèles littéraires, en particulier la lecture des grandes mystiques. Dans l'ensemble, l'écriture de la correspondance s'intègre dans des pratiques d'écriture variées : les femmes ont souvent des journaux personnels, spirituels, qu'elles font d'ailleurs lire à leur directeur de conscience. Cette pratique de l'écriture suscite d'ailleurs une grande méfiance de la part des directeurs qui y voient le risque d'une complaisance à soi et d'une forme de narcissisme : ils sont souvent très réticents à l'idée d'échanges épistolaires soutenus et invitent à faire un usage le plus sobre possible des mots.

Qui a besoin d'un directeur de conscience et pourquoi ? Quels sont, dans la direction de conscience, les rôles assignés aux directeurs et aux dirigés ? Est-ce un besoin correspondant à une catégorie sociale, aux hommes autant qu'aux femmes ? Quels sont les enjeux principaux et les dérives possibles de ces directions ?

En théorie, la direction de conscience s'adresse à toute personne qui souhaite approfondir sa vie spirituelle et discerner le plan de Dieu pour elle. C'est donc une pratique qui va plutôt concerner des catholiques plus soucieux que les autres de leur chemin spirituel, pourrait-on dire. Au départ, cela n'exclut donc personne sur le plan sociologique. En pratique, au XIX^e siècle, ce sont plutôt les élites qui vont la solliciter, et en particulier les élites féminines ; c'est aussi à elles que cette pratique, ce service spirituel va être offert, dans l'idée du côté de l'église de soutenir, les élites de la société dans un processus de reconquête chrétienne, l'effort de rechristianisation du siècle. Du côté des publics, cette fois, l'espace de la direction de conscience a pu être perçu comme un lieu d'approfondissement de soi et de son intériorité dans lequel l'aspect spirituel est un aspect parmi d'autres ; un sujet récurrent, et par exemple, celui de savoir comment concilier de multiples contraintes qui apparaissent contradictoires : une vie mondaine, une vie conjugale et une aspiration à une vie spirituelle, intense ; ou encore concilier le message de l'Église sur les rôles de genre de mariage et les difficultés professionnelles du côté des hommes.

La relation n'est pas toujours sans difficulté. Les anticléricaux, Michelet en tête, avaient très tôt dénoncé le risque de l'autoritarisme ou de l'emprise sur l'âme de la personne dirigée ; en pratique, ces situations sont assez rares, parce que les directeurs ont un souci important de ne pas troubler la vie familiale et en particulier les liens entre mari et femmes. La principale difficulté pour le XIX^e siècle et surtout de concilier des intérêts économiques, mondains et spirituels : les directeurs sont très souvent consultés pour des affaires familiales, par exemple l'arrangement des mariages des enfants. Dans ces situations des malaises peuvent émerger car les rôles de chacun ne sont plus très clairs ; c'est aussi le cas que directeurs et dirigés travaillent ensemble à des œuvres ou des institutions et que la question du rôle professionnel trouble l'accompagnement spirituel.

Dans *Au plus près des âmes et des corps*, vous rassemblez plusieurs couples directeur/dirigé dont chacun présente des orientations spécifiques. Directeurs et dirigés se rencontrent, au fil des pages : Arthémine de Menton et monseigneur Dupanloup ; Mme d'Adhémar et l'abbé Frémont ; Adélaïde Mignon et le père Pontlevoy ; Marie Rakowska et le père Baudrillard ; Mme de Lestrangé et le père Janvier et tant d'autres dont un homme : Lucien Laveur qui est accompagné par Alfred Baudrillard... Parmi toutes celles-là et celui-ci, pourriez-vous, Caroline Muller, nous dire quel est le binôme dont la découverte vous a le plus intéressé comme objet d'études ? Et pourquoi ?

Chacun de ses couples de direction est, à sa façon, représentatif d'une question spirituelle et sociale du temps : Madame d'Adhémar est convertie par l'abbé Frémont ; Marie Rakowska ne cesse de se quereller avec son directeur au sujet de l'usage de sa fortune ; Mme de Lestrang vit difficilement l'intimité avec son mari ; Adélaïde Mignon expérimente durement une vocation contrariée, Antoine Manilève cherche à se marier malgré sa position de déclassé... Dans cette galerie de portraits, j'avoue avoir particulièrement apprécié passer du temps dans la correspondance de Madame de Menton avec Monseigneur Dupanloup, - d'abord parce que tous deux ont une très belle plume – mais aussi parce que leur histoire permet de déplier de multiples facettes du lien de direction : le chemin spirituel et ses doutes, la relation intellectuelle, les conseils de gestion de la vie conjugale et familiale, les conflits et négociations de l'autorité du directeur, et surtout l'importance cruciale tenue par Monseigneur Dupanloup dans la vie de Madame de Menthon pendant de nombreuses années.

Merci Caroline Muller pour cet entretien qui fait revivre une écriture intime en voie de disparition. Votre travail témoigne de l'importance à accorder aux archives qui nous dévoilent notre part d'humanité, toujours en recherche, quelle que soit l'époque où elle se situe.

Propos recueillis par Éric de Clermont-Tonnerre o. p. et Christiane Schmitt

Élaboration d'une théologie du sacerdoce chez Mère Thérèse-Emmanuel et Charles Gay

Arthur Adrien

Un grand auteur romantique, l'abbé Philippe Gerbet a écrit : « L'ordre matériel est adapté à l'ordre spirituel ; les combinaisons de l'un sont coordonnées aux convenances de l'autre¹². » Nous sommes aujourd'hui dans une maison dominicaine un 21 novembre, *dies natalis* d'Henri-Dominique Lacordaire, défunt en 1861. Pour la première fois, je prends la parole après la soutenance de ma thèse sur M^{gr} Gay et Mère Thérèse-Emmanuel¹³. Il me semble que c'est un juste retour des choses puisque leur relation s'est nouée à l'instigation du restaurateur de l'ordre des frères prêcheurs en France, en 1849¹⁴.

La figure qui occasionne notre réunion, Marie de la Trinité, d'une part, et M^{gr} Gay et sa correspondante irlandaise dont le nom civil était Catherine O'Neill, bien que n'ayant pas vécu à la même période, appartiennent, me semble-t-il, à la même ère contemporaine de la théologie, ouverte avec la rupture révolutionnaire de 1789. Celle-ci conduit l'Église à penser son propre mystère à nouveaux frais, dans un monde qui ne se définit plus comme chrétien. Le fait que l'on retrouve la thématique du sacerdoce dans les écrits de Marie de la Trinité, comme dans ceux de la correspondance Gay-Mère Thérèse-Emmanuel est lié, il me semble, à la nouvelle conception que l'Église a développée d'elle-même comme « signe au milieu des nations¹⁵ », comme le dit la Constitution *Dei Filius* du concile Vatican I, dont Charles Gay fut l'un des rédacteurs, c'est-à-dire comme un corps à la fois distinct du monde et à son service. Ce corps a sa consistance propre et est et est tout entier sacerdotal. La valorisation du laïcat que l'on observe au XIX^e siècle et la conscience accrue du sacerdoce « intérieur » pour employer un terme de Gay et de Mère Thérèse-Emmanuel, ou « personnel », pour reprendre un mot de Marie de la Trinité, résultent de cette nouvelle perception que l'Église a d'elle-même et du rôle missionnaire de chaque baptisé dans le monde¹⁶.

¹² Ph. GERBET, *Mandement à l'occasion de la fin du choléra et de l'ouverture du jubilé*, 30 août 1854 dans, *Œuvre de Mgr Gerbet, évêque de Perpignan*. Première série, Rennes, Tolra, 1876, p. 92-93.

¹³ A. ADRIEN, « Être Jésus » dans la relation de direction spirituelle de Mère Thérèse-Emmanuel par Charles Gay (1849-1888). *Naissance d'une nouvelle perception du mystère chrétien dans le monde d'après 1789*, Thèse de doctorat sous la direction de Laurent Touze et de Guillaume Cuchet, soutenue à Rome le 31 octobre 2025.

¹⁴ B. DU BOISROUVRAY, *Monseigneur Gay, évêque d'Anthédon, auxiliaire de Son Éminence le cardinal Pie (1815-1892)*, Tours, Mame, 1921, vol. 1/2.

¹⁵ Denzinger, n°3014.

¹⁶ L'historiographie autour de grandes figures laïques comme Frédéric Ozanam, Albert de Mun ou encore Louis Veuillot atteste du rôle des laïcs dans la vie de l'Église au cours du siècle. Les travaux d'Arthur Hérisson sur Louis Veuillot soulignent cette dimension dans son activité, voir notamment : « Louis Veuillot, L'Univers et l'intervention des laïcs dans les affaires de l'Église de France au milieu du XIX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Église de France*, no 245, décembre 2014, p. 333-354. Il faut aussi souligner ce que les historiens nomment la « féminisation du catholicisme » au XIX^e siècle, à la suite des travaux de Claude Langlois sur les congrégations féminines à cette période, mais qui concerne aussi des femmes laïques (cf. R. Gibson, « Le catholicisme et les femmes en France au XIX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Église de France*, no 202, 1993, p. 63-93). Au plan théologique, on peut souligner les intuitions pénétrantes de l'abbé Laurent Touze sur la corrélation entre la spiritualité victimale et la nouvelle prise de conscience du sacerdoce des laïcs, voir : « Espiritualidad victimal y conciencia del sacerdocio común (1850- 1950) », dans J.-I. Saranyana (éd.), *El Caminar histórico de la santidad cristiana: de los inicios de la época contemporánea hasta el Concilio Vaticano II*, Pamplona, Ediciones Universidad de Navarra, 2004, 613-620.

Sous un angle moins fondamental, il existe une différence de période historique à prendre en compte entre ces figures. Charles Gay et Mère Thérèse-Emmanuel sont nés respectivement en 1815 et 1817. Ils appartiennent par leur sensibilité, leur manière d'écrire et de recevoir la Révélation, à ce moment culturel majeur de l'Occident qu'a été la période romantique. Ils ont baigné l'un et l'autre dès leur adolescence dans l'effervescence littéraire et artistique des années 1830. Les amis de jeunesse de Gay se nomment Franz Liszt, de quatre ans plus âgé que lui, et Charles Gounod, de trois ans plus jeune que lui. Cette période est très ouverte sur le plan religieux : les âmes peuvent entrer dans la bergerie catholique et en sortir plusieurs fois dans une vie ! Le romantisme peut être qualifié de profondément religieux, si l'on envisage ensemble catholicisme, protestantisme et judaïsme d'une part et les innombrables « religions » sécularisées qui éclosent à cette époque¹⁷. Celles-ci se veulent internes à l'ordre de la nature, comme la « religion de l'humanité » d'un Pierre Leroux par exemple. Elles refusent la médiation de l'Église et peuvent recourir à des pratiques hétérodoxes pour se mettre en contact avec des réalités invisibles¹⁸. Les romantiques expriment leur implication dans un réel total par des formules éloquentes. Lorsqu'un Henri Lacordaire déclare : « Je suis une liberté », il exprime une conscience de soi que l'on peut qualifier de totale, de coextensive à l'être. Mes auteurs parlent eux, « d'être Jésus » et justifieront théologiquement la possibilité de dire : « Je suis Jésus ». Les « prophètes romantiques¹⁹ », comme les appelle Paul Bénichou, se mettent en scène dans des postures dramatiques. Les pénitences du Père Lacordaire décrites par le Père Chocarne sont représentatives à cet égard²⁰. Si l'on voit dans ces séances pénitentielles ou dans une réunion spirite – qu'on me pardonne ce rapprochement ! – quelque chose d'anecdotique ou de grotesque, il me semble que l'on passe à côté de l'équilibre propre du romantisme. Cette manière de s'engager, corps et âme, dans la réalité et comme d'empoigner l'histoire avec son *ego* s'est peut-être éteinte dans la dernière décennie du XIX^e siècle : le positivisme le plus rigoureux s'impose alors dans les institutions universitaires et politiques. Dans l'Église, la théologie se professionnalise et prépare une nouvelle forme de « retour aux sources » qui se conçoit comme scientifique. La mystique devient un objet de revues et de débats savants. Il est courant de saluer dans le XX^e siècle un « grand siècle théologique²¹ ». Sans remettre en cause une telle affirmation, je m'interroge sur la déperdition que le passage d'un siècle théologique à l'autre a tout de même pu occasionner, en particulier en matière spirituelle. Entre la fin du XIX^e siècle et la première moitié du siècle suivant, bien des classiques de spiritualité du XIX^e, d'auteurs canonisés ou non, comme les ouvrages de M^{gr} Gay, mais aussi des siècles antérieurs, perdent leur

¹⁷ H. DE Lubac, « Nouveaux christianismes », dans *La postérité spirituelle de Joachim de Flore. 2 : De Saint-Simon à nos jours*, Paris, Lethielleux, 1981, p. 8-50. On trouverait aussi à cette période certains trajets individuels vers d'autres religions pluriséculaires comme le bouddhisme ou l'Islam.

¹⁸ Voir un essai peu académique mais suggestif : P. Muray, *Le XIX^e siècle à travers les âges*, Nouvelle éd, Paris, Gallimard, 1999 (1^{re} éd 1984) ; et un travail plus récent : G. Cuchet, *Les voix d'outre-tombe : tables tournantes, spiritisme et société au XIX^e siècle*, Paris, Éd. du Seuil, 2012.

¹⁹ P. BÉNICHOU, *Le temps des prophètes : doctrines de l'âge romantique (1973)*, repris in P. Bénichou, *Romantismes français*, Paris, Gallimard, 2004, vol. 1/2 ; voir également :

²⁰ B. CHOCARNE, *Le R.P. H.-D. Lacordaire, sa vie intime et religieuse*, Paris, Poussielgue, 1866, vol.2/2, p. 65-87, 158-161.

²¹ B. SESBOÛÉ, *La théologie au XX^e siècle et l'avenir de la foi : entretiens avec Marc Leboucher*, Paris Perpignan, Desclée de Brouwer, 2007, cité dans : G. CUCHET, « Trois aspects de la crise des représentations de l'action de Dieu dans l'histoire au XIX^e siècle », *Transversalités*, n° 4, Institut catholique de Paris, 2013, p. 11-25.

statut de lecture familière aux catholiques²². Il serait intéressant à cet égard d'étudier les rapports qu'entretenaient Marie de la Trinité et le Père Motte avec la tradition littéraire mystique catholique.

Ce cadrage effectué, je ne pourrais être ici que bref dans la présentation des deux personnages, objet de mon travail de recherche. Catherine O'Neill est issue de la bourgeoisie d'Irlande. Sa famille était impliquée dans le mouvement d'émancipation des catholiques de son pays dont Daniel O'Connell était le chef de file. En 1838, elle réalise un voyage linguistique à l'Abbaye-aux-Bois à Paris. Elle est alors voisine de Madame Récamier. Repérée par un ancien ténor du mouvement mennaisien, l'abbé Théodore Combalot, elle rejoint l'année suivante la congrégation naissante de l'Assomption dont sainte Marie-Eugénie Milleret est la supérieure générale. Mère Thérèse-Emmanuel y devient maîtresse des novices et assistante générale. Elle conservera ces charges jusqu'à son trépas en 1888. Dans la nuit de Noël 1840, une grâce que l'on peut qualifier d'« initiale », pour employer un mot de Marie de la Trinité, identifie la religieuse irlandaise à une étable de Bethléem en ruine, qui laisse le passage libre « aux vents du ciel »²³. Installée dans une « très grande passivité », elle s'offre à Dieu, pour lui « rendre gloire »²⁴. Cette thématique peut rétrospectivement être vue chez elle comme préparatoire à celle du sacerdoce :

J'ai senti parfaitement combien loin s'étendent ces offrandes que je fais de moi, de tout moi-même entre les mains de Dieu pour lui rendre comme gloire tout ce qu'il m'a donné comme être et liberté ; par une sorte de rapprochement intérieur comme elles trouvent leur modèle maintenant dans l'offrande douce, passive, paisible et résignée de l'Enfant Jésus, il semble qu'elles auront leur accomplissement comme la sienne et leur consommation dans la croix. Mon âme est comme dans une crèche où elle commence un nouvel être²⁵.

Mère Thérèse-Emmanuel est fréquemment sujette aux extases, au cours de la liturgie notamment, et reçoit des locutions intérieures quotidiennement. Mère Marie-Eugénie ne trouvant guère de « secours venant du sacerdoce », comme elle l'écrit, assure de fait, la direction spirituelle de son assistante²⁶. Bien des clercs s'y essayent en vain, y compris le Père Lacordaire en 1848 qui y renonce rapidement, ne se voyant pas disposer de la grâce requise pour discerner de tels états²⁷. Il recommande à la supérieure générale son propre confesseur d'alors, le jeune abbé Gay. La relation de direction spirituelle objet de cette communication est ainsi instituée. Elle durera quarante ans. Elle nous est connue essentiellement grâce aux lettres de l'abbé Gay et au journal que la mystique irlandaise a tenu par obéissance à sa supérieure générale, puis à son directeur. Ces documents sont conservés aux archives de la Maison générale de la Congrégation de l'Assomption.

²² Claude Savart relève la désagrégation d'un « système de référence » classique en matière de piété dans la dernière décennie du XIX^e siècle (*Les catholiques en France au XIX^e siècle. Le témoignage du livre religieux*, Paris, Beauchesne, 1985, p. 540-570). Guillaume Cuchet évoque lui, le « grand naufrage de la littérature de piété du XIX^e qui s'est joué dans les années 1850-1860 » (« Le phénomène thérésien. À propos de deux livres de 2018 sur Thérèse de Lisieux », *Cristianesimo nella storia*, vol. 42, n° 1, 2021, p. 189-198). Il pourrait être enrichissant à cet égard d'étudier le rapport de Marie de la Trinité et du P. Motte aux écrits de la tradition mystique médiévale et moderne.

²³ Note du journal de Mère Thérèse-Emmanuel, 25 décembre 1840. Les notes et lettres citées dans cette communication sont conservées aux Archives des religieuses de l'Assomption.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*

²⁶ Note biographique de Sainte Eugénie Meilleret sur Mère Thérèse-Emmanuel de la Mère de Dieu.

²⁷ Récit quelque peu caviardé par rapport aux sources manuscrites dans : B. DU BOISROUVRAY, *Monseigneur Gay, op. cit.*, p. 125.

Charles Gay est issu de la bourgeoisie des lendemains de la Révolution, indifférente en matière religieuse. Il se convertit en 1836 tandis qu'il était jeune compositeur au Conservatoire de Paris. Il embrasse trois ans plus tard la carrière sacerdotale et est ordonné prêtre par M^{gr} Affre en 1845. Tandis que les ténors du catholicisme libéral dans lequel il s'inscrit se battent publiquement pour la liberté d'enseignement, il se cantonne lui, de faible santé, dans l'étude théologique et la lecture spirituelle. Il exerce un apostolat minimal en qualité de prêtre habitué, résidant à la paroisse des Missions étrangères de Paris d'abord, puis, à compter de 1849, dans un immeuble de la rue Cassette avec quelques amis dont Gaston de Ségur. Il s'essaye alors à la prédication sous l'œil de Lacordaire et obtient des succès en province. En 1857, il rejoint M^{gr} Édouard Pie évêque de Poitiers, chef de file de la critique ecclésiastique d'un Second Empire libéral qui contrevient en matière sociale et diplomatique aux « droits de Dieu » et de l'Église – Pie repère de façon précoce les ambiguïtés du soutien de Napoléon III aux États pontificaux. Ensemble, Pie et Gay forment un tandem doctrinal actif pendant de plusieurs conciles provinciaux ainsi qu'au Concile général du Vatican. Le centre de la vie de l'abbé Gay n'est cependant pas là, mais dans l'assistance spirituelle aux couvents féminins du Poitou et du Limousin. Il prêche et dirige les âmes. De cet apostolat naîtront des ouvrages, en particulier *De la vie et des vertus chrétiennes considérées dans l'état religieux*, publié en 1874, qui rejoint toutes les bibliothèques religieuses et de formation sacerdotale du pays. Le livre inaugure le « règne de M^{gr} Gay », pour employer une expression d'Henri Bremond, sur la vie spirituelle française²⁸. Celui-ci déclinera à compter de 1920 environ. L'abbé Gay n'est guère un homme de gouvernement, si ce n'est à l'échelle de quelques carmels dont il est élu supérieur ecclésiastique entre les années 1860 à 1880. L'épiscopat auquel ses proches pensent pour lui susciter sa répugnance. Il cède en 1875 à une habileté de Pie qui lui obtient d'être évêque sans diocèse, doté d'un titre *in partibus* et d'une fonction d'évêque auxiliaire de Poitiers. Retraité à Paris, il y décède en 1892.

Ma thèse montre l'élaboration à deux, dans le courant de la direction spirituelle de Mère Thérèse-Emmanuel par Charles Gay, d'une théologie commune. Les visions de la religieuse suscitent l'admiration du directeur qui les reformule à sa façon afin d'en exposer les fondements dogmatiques. Toujours créatif dans sa manière d'écrire, il lance alors sa dirigée vers de nouvelles contemplations. Une manière de parler de Dieu propre à eux deux, qui assume les tendances intellectuelles et affectives du siècle se met peu à peu en place. En définitive, leurs œuvres à l'un et à l'autre sont indissociables. L'abbé Gay n'apprendra rien à sa dirigée lorsqu'il lui écrira au moment de la parution de son ouvrage *De la vie et des vertus chrétiennes* :

*Que de grâces me sont venues, que de lumières aussi par votre entremise ! En vous parlant, Dieu m'instruisait ; en dirigeant votre vie, je lisais dans votre âme. Souvent je n'ai fait, en écrivant, que décrire l'œuvre que Dieu faisait en vous ou celle qu'il souhaitait y faire*²⁹.

Nous nous proposons de montrer, à l'aide de quelques textes, ce phénomène d'accroissement théologique au fil de la relation sur le thème particulier du sacerdoce puisque celui-ci est central chez Marie de la Trinité. Nous montrerons aussi le dépôt de cette théologie dans le principal ouvrage de Charles Gay.

²⁸ H. Bremond, *Introduction*, dans G. Goyau (éd.), *Manuel illustré de la littérature catholique en France de 1870 à nos jours*, Paris, Édition Spes, 1925, p. 415.

²⁹ LG, 11 septembre 1874.

Le sacerdoce de Mère Thérèse-Emmanuel

L'axe autour duquel se déploie la vie spirituelle de Mère Thérèse-Emmanuel est d'être à Jésus « une seconde humanité », comme elle écrit souvent, ou une humanité « de surcroît », pour reprendre une expression de Gay dans *De la vie et des vertus chrétiennes*³⁰. Ainsi unie à Jésus, elle reproduit dans sa propre vie les différents « mystères » de la vie de Jésus. Elle est identifiée à Jésus enfant et à Jésus crucifié surtout. Ce faisant, elle entre dans les relations et dans la mission de Jésus. En 1858, elle comprend que c'est à l'image du prêtre qu'elle doit s'offrir et offrir Jésus au Père :

Au Salut [...], Notre Seigneur se mit entre mes mains, comme dans l'hostie il se met entre les mains du prêtre à la consécration, pour que je l'offre toujours à son Père, disant que mon état sera comme une messe continuelle, que je l'offrirai toujours comme fait le prêtre à la messe [...].

*– Tu aurais désiré être prêtre pour offrir le sacrifice, c'est ainsi que tu le seras. Le prêtre m'offre et tu m'offriras, non pas une fois par jour, mais toujours*³¹.

On voit ici comment le mouvement d'offrande qui travaillait la religieuse depuis sa grâce initiale s'oriente vers une offrande explicitement sacerdotale. L'altérité de la figure du prêtre permet à la religieuse de creuser son propre mystère. Une certaine émulation peut même être relevée entre le modèle visible du prêtre et son propre sacerdoce. La révélation se poursuit, et Mère Thérèse-Emmanuel découvre une autre dimension de l'identité du Christ à laquelle elle est appelée à s'identifier. À cette occasion, sa propre identité sacerdotale est explicitée :

Je voyais que le prêtre qui offre la messe n'y souffre pas, son rôle consiste à offrir Jésus. Jésus dit : « Tu seras prêtre m'offrant, et plus tard victime : je suis prêtre et victime. » Il dit me l'appliquant : « Tu es sacerdos in aeternum » [tu es prêtre pour l'éternité³²]. Et puisque ma vie à moi n'est rien que d'être à lui dans ce dessein, je dois revivre cette oblation de ses travaux, de ses mérites, de son amour de son Père et des hommes. J'ai été un peu effrayée de la grandeur de cette parole : Tu es sacerdos [...].

*À l'oraison, il me montrait que, comme Pontife, il offrait à Dieu sa vie divine, ses adorations, ses hommages, ses mérites au nom de toute créature ; mais il fallait une victime, une vie détruite pour tout payer, pour tout réconcilier. Il s'immole. Il m'appliquait cela, et mon état de victime ne devait être que le sien imprimé en moi*³³.

On observe dans l'histoire de la spiritualité que les âmes sujettes à des locutions intérieures peuvent être en proie au doute quant à leur véracité. Ici la religieuse est seulement « un peu effrayée ». Le rôle de l'abbé Gay est de rassurer sa dirigée à cet égard, non en décortiquant le phénomène extraordinaire comme s'il était possible de prouver son origine divine, mais en montrant, eu égard à son contenu, qu'il est à recevoir comme une invitation à vivre l'Évangile plus profondément. Le directeur écrit cinq jours après la vision précitée :

Ma fille, [...] si dans les choses que Dieu semble vous demander vous en trouvez une seule qui ne se trouve pas éminemment dans les rapports entre Jésus et son Père, ou bien entre Jésus et les hommes, non seulement je vous permets, mais je vous ordonne de n'y pas croire, de le repousser et d'en éloigner votre volonté avec tout ce que vous

³⁰ C. Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes considérées dans l'état religieux*, Poitiers Paris, Oudin, 1874, vol. 1/2, p. 103.

³¹ Lettre de Mère Thérèse-Emmanuel à Charles Gay, 8 novembre 1858.

³² Ps 109, 4.

³³ *Ibid.*

avez de force. Mais, tout ce que la connaissance que la foi vous donne du mystère de Jésus vous montrera être conforme à ce qui vous est proposé, vous devez l'accepter et vous y donner. J'ajoute que, depuis tout à l'heure dix ans que je suis votre âme pas à pas, je n'ai pas encore trouvé qu'une chose vous vint dans l'oraison qui ne fût une conséquence et comme une forme du mystère de Jésus. Cette foi sera le fondement de votre fidélité, comme votre fidélité sera la source de votre sainteté, source elle-même de votre bonheur³⁴.

Ce préalable posé, Gay en vient à exposer les fondements doctrinaux de la grâce sacerdotale :

Ne vous étonnez de rien. Tout Jésus est dans le chrétien avec tous ses caractères. Ils y paraissent plus ou moins selon les états et les dispositions, mais ils y sont tous dès le baptême et les sacrements ne font que développer en nous Jésus-Christ. Je vous dis spécialement cela pour le sacerdoce. Tous les chrétiens sont prêtres, prêtres pour l'éternité : saint Pierre le dit formellement et tous les saints du ciel en rendent grâce au Christ disant : fecisti nos Deo regnum et sacerdotes [Tu as fait de nous un royaume et des prêtres³⁵]. Tout ce qui vous est venu là-dessus est donc vrai. Sûre du fond, discuterez-vous la mesure ? C'est l'amour qui la fait. Laissez-le vous traiter magnifiquement³⁶.

Lettre de l'abbé Gay à Mère Thérèse-Emmanuel, 13 novembre 1858

Charles Gay pratique souvent ce type de reconduction à l'ordinaire des grâces hors du commun de sa dirigée. Le propre du mystique est de voir avec évidence les réalités communes de la foi, non de découvrir autre chose³⁷. La lucidité de Mère Thérèse-Emmanuel est extraordinaire, non l'objet de sa vision. Dans la lettre relatant la grâce sacerdotale, Mère Thérèse-Emmanuel écrivait : « J'aime bien que vous me montriez que ce que j'en ressens est fondé sur la doctrine de l'Église ; cela m'ôte mes peurs d'être dans l'illusion ou d'avoir des idées extravagantes. Après, je suis ces mêmes choses comme catholique et comme partie de ma foi³⁸. »

Quelques années plus tard, en 1863, le thème du sacerdoce revient dans la vie spirituelle de Mère Thérèse-Emmanuel. Ses écrits progressent de manière circulaire, pourrait-on dire : les mêmes thèmes reviennent et s'approfondissent graduellement. Il n'y a pas cette fois-ci de nouveauté fondamentale, par rapport à la grâce de 1858, mais une sorte de mise en pratique du sacerdoce dans l'intimité quotidienne. Ce faisant la religieuse s'approprie son propre vocabulaire spirituel :

Offrant Jésus dans ses désirs de verser son sang, dans son obéissance et son amour, pendant chacune de ses trente-trois années, comme il m'a dit de faire pour les âmes, à un moment, il me fit une vive impression qu'il était en moi faisant cela, comme il est entre les mains du prêtre, renouvelant son oblation et son sacrifice. Et il dit alors, comme voulant m'apaiser dans le sentiment que j'ai de la disproportion entre les grandes choses que je veux demander pour les âmes et le petit acte que je fais, moi, offrant Jésus, qu'il s'offre efficacement pour toutes les fins de Dieu, par d'autres mains que les siennes ; ainsi par celles du prêtre à l'autel qui ne fait rien de difficile en offrant le saint sacrifice, et cependant, il atteint par là tout ce que Dieu veut. Que ce que je fais est aussi une vraie offrande de lui, et qu'il est en moi d'une manière spirituelle, comme dans l'hostie pour être offerte³⁹.

Relevons une nouvelle fois comment le prêtre est un repère qui permet à Mère Thérèse-Emmanuel de comprendre son propre sacerdoce. Il y a une certaine ressemblance entre les deux

³⁴ Lettre de l'abbé Gay à Mère Thérèse-Emmanuel, 13 novembre 1858.

³⁵ Référence à 1 P 2, 9 ; puis citation de Ap 1,6.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ « Le langage particulier de chaque expérience retourne si facilement au langage universel de l'Église parce que celui-ci comme celui-là vient de l'expérience et en fait partie » (M. de CERTEAU, « L'expérience religieuse, "connaissance vécue" dans l'Église », *Pax*, vol. 19, n° 99, mai 1956, p. 1-18, repris dans *Recherches de science religieuse*, vol. 76, 1988, p. 187-211).

³⁸ Lettre de Mère Thérèse-Emmanuel à Charles Gay, 8 novembre 1858 ;

³⁹ Note du journal de Mère Thérèse-Emmanuel, 4 mars 1863.

sacerdotes. Il faut également souligner la centralité du sacerdoce de Jésus : tandis que la religieuse « offre » Jésus, Jésus lui-même « s'offre ». Toute l'action sacerdotale est de lui, comme unique prêtre en un sens, ce qui n'enlève rien à la réalité du sacerdoce de la religieuse, bien au contraire. Le directeur confirme l'efficacité de celui-ci :

Croyez beaucoup à la vertu, à l'immense vertu de ces oblations intérieures, elles ont une grande portée, non à raison de l'âme qui offre, mais à raison de ce qu'elle offre qui est Jésus victime pour Dieu et victime pour les hommes. C'est l'effet de notre grossièreté de penser qu'il faut beaucoup de besogne pour faire un grand ouvrage. N.S. vous a expliqué tout cela avec une condescendance et, je dirai, une clarté qui touche le cœur en convainquant l'esprit [...]. Offrez donc Jésus tout simplement, comme nous le faisons à la messe, si facilement et cependant avec un tel fruit que nul n'en peut mesurer l'étendue⁴⁰.

Gay n'ajoute guère au contenu de la révélation reçue. Il présente tout, même avec son style, le mystère de cette efficacité sacerdotale, et cette reprise participe de la croissance théologique de la relation. Mère Thérèse-Emmanuel a pu écrire à Charles Gay : « Je remercie souvent Notre Seigneur de vous avoir donné à moi pour être mon père, car, soit votre attrait pour cette même voie, soit votre bonté pour moi, personne ne me répète mieux ce que N.S. me fait entendre, et ne m'aiderait maintenant mieux à l'embrasser⁴¹. » J'ai pu parler dans ma thèse de « répétitions créatives ».

La messe pour Mère Thérèse-Emmanuel

Quelques mois plus tard, l'articulation du sacerdoce de Jésus, du prêtre et de Mère Thérèse-Emmanuel connaît un nouveau développement. Mère Thérèse-Emmanuel a demandé, semble-t-il, à son directeur de célébrer une messe à sa propre intention. Gay en profite alors pour installer sa dirigée en Jésus. Il l'invite à ne pas se retirer d'un mystère qu'elle perçoit avec une telle acuité que la pensée de faire un pas en arrière la traverse parfois :

Bien volontiers, je dirai la messe pour vous : voulez-vous que ce soit de demain en 8 qui sera le jeudi 9, seulement je suis de semaine au chapitre [de la cathédrale de Poitiers], ce sera donc une messe chantée et qui commencera vers 9h.1/2. Joignez-vous-y d'esprit.

Pour ce qui est de vous offrir chaque jour, je le ferai aussi de tout mon cœur et demanderai à Dieu pour vous la grâce de cette complète immolation. Il sait bien que je la désire, et vous aussi, vous le savez. Soyez-y tout appliquée parce que vous y êtes désormais toute consacrée. Jésus vous y consacre et moi aussi par son autorité. Je pense que vous devez être désormais en Jésus comme un homme dans une île, n'ayant plus de ressources que celles qui s'y rencontrent, obligée d'en respirer l'air, d'en fouler le sol, d'en manger les fruits et surtout de n'en pas sortir. C'est votre monde, tout votre monde. Heureuse prison, allez, ma chère enfant, qui vous tient dans la vérité, dans la justice, dans la sagesse, dans la vraie liberté, dans l'amour, dans la vie ! Je m'étonne un peu que vous puissiez être encore tentée par le spectacle de ce petit train-train de la vie chrétienne ordinaire. C'est comme si un homme, passé roi, était tenté de croire que sa maison est mal administrée parce qu'il ne tient plus lui-même les comptes comme il le ferait dans la vie bourgeoise. N'entrez jamais dans ces pensées qui sont de vraies inepties⁴².

Mère Thérèse-Emmanuel est plutôt ici présentée comme victime que comme prêtre, mais les deux sont indissociables, en réalité. La manière dont elle vit à distance cette messe le montre bien :

⁴⁰ Lettre du 10 mars 1863.

⁴¹ Lettre de Mère Thérèse-Emmanuel à Charles Gay, 22 novembre 1858. Christiane Schmitt a relevé dans sa communication que l'expression « mon Père » dans les lettres de Marie de la Trinité au Père Motte étaient écrites avec une majuscule. Nous précisons que dans la trentaine de lettres conservées de Mère Thérèse-Emmanuel à son directeur le « p » de « père » est écrit en minuscule et ce, y compris en vedette, lorsque la lettre s'ouvre par « mon cher père » ou « mon bien cher père ». On relève la même distinction dans les notes.

⁴² Lettre de Charles Gay à Mère Thérèse-Emmanuel, 1^{er} juillet 1863.

Oraison du matin. Je m'unissais à la messe que mon père offrait pour moi. Jésus dit :

— Mon enfant, cette messe est pour t'identifier avec moi, dans mon sacrifice, te faire paraître aux yeux de mon Père avec moi, dans cette action qui disposait de moi d'avance pour la croix : Corpus quod pro vobis tradetur [corps livré pour vous]. Ce que je veux de toi, c'est que tu passes en Jésus, comme le pain et le vin. Ma bien-aimée enfant, je veux t'introduire dans la profondeur de mon sacrifice, et cela ne regarde pas l'extérieur, mais l'intérieur. C'est mon état à l'égard de mon Père [...].

— Chère petite, ton père t'offre, il faut t'offrir.

— Je le fais, Seigneur, de toute mon âme.

[...] Baise maintenant les mains de ton père, qui t'élève comme son hostie en Jésus, qu'il gouverne, domine et immole. Et livre-toi à toute son action sur toi, qui te fait accomplir les fins du Père dans ce sacrifice [...].

Tu es maintenant toute consacrée, comme étant Jésus, prise en lui, pour être immolée avec lui⁴³.

Dans cette relation, on voit comment les deux sacerdoce de Gay et de Mère Thérèse-Emmanuel se renforcent mutuellement. Mère Thérèse-Emmanuel entre dans la « profondeur » intérieure du sacrifice. Elle s'abîme en Jésus victime et prêtre. Le sacerdoce de Gay entraîne, lui, Mère Thérèse-Emmanuel à s'offrir. En retour Gay a, de son côté, une hostie à offrir au Père riche de toute l'intériorité de l'offrande dans laquelle est entrée Mère Thérèse-Emmanuel. De cette articulation des trois sacerdoce résulte un accroissement de l'identification de Mère Thérèse-Emmanuel à Jésus : « Tu es consacrée comme étant Jésus. »

Le lendemain, une révélation époustouflante fait gagner Mère Thérèse-Emmanuel en autonomie dans sa pratique quotidienne de son sacerdoce :

Comme je t'ai dit ce matin, (à la messe), tu m'offriras toi-même souvent, dans ce sacrifice. Tu ne dépendras pas seulement d'un prêtre pour m'offrir pour toi à la messe ; je suis le Prêtre souverain, tu me demanderas à moi une messe, et je m'offrirai et je t'offrirai avec moi.

Il serait bien hors de propos de voir dans cette locution un détachement absolu vis-à-vis du sacerdoce extérieur du prêtre. Il s'agit plutôt d'une sorte de maturité du sacerdoce de Mère Thérèse-Emmanuel. Elle peut comme pratiquer son sacerdoce de façon continue :

— Très chère fille, je veux te donner un pouvoir sur mon corps, dans ce mystère, te rendre prêtre pour ce sacrifice intérieur, spirituel, aussi bien que victime, comme je l'étais et le suis, de sorte que tu ne dépendes pas du prêtre extérieur pour t'offrir et pour m'offrir à toutes les fins de mon Père, mais qu'efficacement tu m'offres toi-même, à cause du pouvoir que je te donne d'offrir mon sacrifice d'une manière spirituelle.

— La pensée venait : « Est-ce un vrai don que Dieu me fait ? »

— Ne crains pas que ceci n'ait pas de réalité. Saint Pierre dit aux chrétiens : « Vous êtes un sacerdoce royal⁴⁴ », et nul n'est plus prêtre en réalité, (spirituellement), que

⁴³ Note de Mère Thérèse-Emmanuel, 9 juillet 1863

⁴⁴ 1 P 2, 9.

celui qui s'offre et qui m'offre dans la grâce et la réalité intérieure du sacrifice. Je te fais prêtre.

— *Qu'il est dit dans l'Écriture. Fecisti nos sacerdotes [tu as fait de nous des prêtres⁴⁵].*

On le voit, au gré des événements, la thématique du sacerdoce croît, mûrit, est vécue plus intensément par Mère Thérèse-Emmanuel. Le vocabulaire est précisé pour décrire le sacrifice offert par Mère Thérèse-Emmanuel. Il est « intérieur, spirituel ». Puis vient un coup de génie de la religieuse qui demande un signe pour cette sorte de nouveau départ dans sa conscience sacerdotale qu'a été cette messe célébrée par son directeur :

— *Seigneur, quelle sera l'onction de ce sacerdoce ?*

— *Le Christ — (Grand effet de cette parole). Le Christ découlant de toute part et t'oignant de sa Divinité, comme pour lui-même. Il était oint de la plénitude de la Divinité : Unxit te Deus, Deus tuus, oleo lætitiæ præ consortibus tuis [Dieu, ton Dieu t'a consacré d'une onction de joie, comme aucun de tes semblables]⁴⁶. Que cette huile de joie était la Divinité, toute joie, surabondance de vie divine en toute chose.*

Jésus dit : « Cette onction rendra tout facile, ainsi le sacrifice, comme le prêtre est maître de la victime et l'offre bien. La victime est, elle, dans les angoisses de la souffrance, mais le prêtre la domine ; il marche régulièrement au sacrifice par la puissance de son office, il n'écoute que cela, là où elle se livre avec mille peines. Chère fille, je te fais prêtre, et aujourd'hui, spirituellement tu offriras mon corps⁴⁷. »

La révélation de l'onction met en lumière l'unicité du sacerdoce du Christ dans lequel Mère Thérèse-Emmanuel entre. Elle ajoute une nouvelle référence scripturaire à celles déjà citées, le psaume 44 qui décrit l'onction royale, interprétée ici comme une onction sacerdotale.

Les sacerdoce de nos correspondants sont désignés parfois l'un et l'autre en opposition linguistique : l'un est « extérieur », l'autre « intérieur », comme dans cette locution : « Tu es avec Jésus le prêtre intérieur, t'offrant, t'immolant avec lui. Ton père est le prêtre extérieur⁴⁸. » Nous avons observé comment ces sacerdoce se reliaient.

La vie sacerdotale de Jésus, dans laquelle entrent de façon différenciée l'abbé Gay et Mère Thérèse-Emmanuel, est orientée au Père. Cette finalité du sacerdoce est bien mise en lumière dans cette lettre où, pour des raisons que nous ne pouvons exposer ici, le directeur s'adresse à sa dirigée à la seconde personne du singulier :

En te parlant, Dieu te consacre : ne quitte pas cette vue de foi. Moi, je suis ici le dehors mais le dedans est tout plein de Dieu, de volonté divine, de souveraineté divine, de charité divine et finalement de gloire divine. Vis là. Tout le reste est étranger pour toi. Tu peux atteindre à tout, du haut de ton autel, aux choses, aux personnes, à la diversité de tes devoirs et aux nécessités de ta vie humaine, mais tu dois y atteindre en rayonnant et non pas en quittant ta place. C'est ainsi que tu mèneras une vie sainte, surnaturelle, céleste, enfin la vie de Jésus. Ne vois-tu pas qu'il allait ici et là, dans sa vie mortelle, parlant aux uns et aux autres ? Où était-il cependant par le fond, dis, où était-il ? Dans son Père, dans la volonté de son Père, dans l'œuvre de son Père. Oh ! Quel séjour ! Quel foyer ! Ce sont les tiens, en lui : prends garde d'en sortir. Moi, je t'y dépose officiellement et autant qu'il est en moi, je t'y scelle de manière à ce que, volontairement, tu n'en bouges plus de toute éternité. Petite enfant, née de Dieu, où seras-tu sinon dans le sein de ton Père⁴⁹ ?

⁴⁵ Ap, 1, 6.

⁴⁶ Ps 44, 8.

⁴⁷ Note de Mère Thérèse-Emmanuel, 10 juillet 1863

⁴⁸ Note de Mère Thérèse-Emmanuel, 5 mars 1860.

⁴⁹ Lettre de l'abbé Gay à Mère Thérèse-Emmanuel, 2 novembre 1863

On retrouve ici le mouvement de l'élévation, de la part du « prêtre extérieur », de celle qu'il offre et qui s'offre. Enfin, notons que pour être doté d'un sacerdoce « extérieur », l'abbé Gay est tout de même invité à joindre sa propre intériorité à sa fonction. Une locution de 1865 de Mère Thérèse-Emmanuel va en ce sens : « Je veux que ton père s'offre avec toi, comme le prêtre s'offre avec la victime. Il est le prêtre extérieur et aussi, d'une certaine manière, le prêtre intérieur, dans une mesure, par une participation à mon sacerdoce vis-à-vis de toi⁵⁰. »

On voit ainsi la correspondance entre ces deux figures spirituelles traversées par l'unique sacerdoce du Christ. Chacun est invité à exercer le sien de façon propre, tout en étant uni à celui de l'autre. Le motif central de cette correspondance, que nous n'avons fait qu'évoquer ici, « être Jésus », se réalise d'une manière communautaire. Le Christ prêtre exerce par tout son corps son sacerdoce, les différentes parties de celui-ci étant intimement connectées.

Quelques réfractions de la correspondance dans *De la vie et des vertus chrétiennes*

L'itinéraire théologique à deux dont nous avons relevé quelques jalons sur le thème du sacerdoce s'est réfléchi pour une bonne part dans les ouvrages de l'abbé Gay. La mise en valeur du sacerdoce lié au sacrement du baptême qui s'y trouve a été relevée dans la première moitié du XX^e siècle⁵¹. Mais il me semble qu'il y a là un risque d'aborder la question de façon tronquée. En effet, Mère Thérèse-Emmanuel comme Charles Gay raisonnent à partir de l'unique sacerdoce du Christ puisqu'il ne s'agit pour eux que d'« être Jésus ». Cette manière unifiante d'aborder le sacerdoce lié au baptême est nette dans *De la vie et des vertus chrétiennes considérées dans l'état religieux*. L'ouvrage est composé de dix-sept traités portant chacun sur une vertu ou sur une disposition spirituelle. Dans chacun de ceux-ci, Gay étudie la vertu ou l'« état » en Jésus avant d'en décrire la continuation dans l'Église et dans chaque chrétien. Pour notre sujet, le chapitre décisif est celui consacré à « l'état religieux ». On y retrouve la distinction entre intériorité et extériorité élaborée dans la correspondance.

Jésus est le « religieux de son Père »⁵². Sa religion s'étend dans les chrétiens. Jésus est « devant nous comme substance et corps de religion » mais aussi « en nous, par son Esprit, comme principe et vertu religieuse », observe l'auteur⁵³. Or la religion de Jésus est double. Elle est composée en premier lieu de la religion de Jésus « qu'on pourrait nommer officielle », qui correspond aux actes de son ministère public, comme son sacrifice sur la Croix, l'institution des sacrements ou l'établissement de l'Église⁵⁴. Elle est aussi composée, enseigne le théologien, de la « religion radicale et intérieure » de Jésus qui « précède » et « fonde » la première⁵⁵. Cette religion s'exerce par les quatre actes que la théologie repère classiquement comme constitutifs du mouvement religieux de la créature vers Dieu : l'adoration, l'action de grâces, la réparation et la demande. Si la religion « officielle » de Jésus correspond à l'exercice de son sacerdoce public, la religion « intérieure » de Jésus s'exerce aussi par des actes sacerdotaux, caractérisés, eux, par l'intériorité. Il s'en suit que si la religion extérieure de Jésus est principe du « sacerdoce chrétien » lié à une ordination sacramentelle, sa religion intérieure est la racine du « sacerdoce élémentaire que le baptême confère »⁵⁶. Gay découvre ainsi en Jésus la racine du caractère double du sacerdoce dans l'Église :

⁵⁰ Note de Mère Thérèse-Emmanuel, 2 février 1865. Le texte du journal à ce jour distingue bien par la majuscule le Père de Jésus et le « père » spirituel qu'est l'abbé Gay.

⁵¹ P. Dabin, *Le sacerdoce royal des fidèles dans la tradition ancienne et moderne*, Bruxelles et Paris, 1950, p. 478. Cette occurrence est citée en note dans : Y. Congar, *Jalons pour une théologie du laïc*, Paris, Cerf, 1954, p. 241. Il est probable que la sensibilité du Père Marie-Eugène de l'Enfant Jésus sur cette question ait mûri au cours de ses lectures attentives de M^{gr} Gay (cf. B. Minvielle, « Le sacerdoce baptismal. Position et sources du P. Marie-Eugène », dans P. Coulange et J.-F. Lefebvre (éd.), *Maternité spirituelle et mission de l'Église. Actes du colloque organisé par le Studium Notre-Dame de Vie à Notre-Dame de Sainte Garde, les 25-27 mars 2022*, Paris, Parole et Silence, 2025, p. 55-73).

⁵² C. Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes*, op. cit., p. 91.

⁵³ *Id.*, p. 61.

⁵⁴ *Id.*, p. 91.

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ *Id.* p. 62.

Sans doute on voit bien déjà poindre ici [par le fait que Jésus soit religieux de son Père] un sacerdoce, et les actes, par lesquels cette religion intérieure de Jésus s'exerce nécessairement [adoration, action de grâces, réparation, demande] sont de vrais actes sacerdotaux. Mais entre ce que nous nommons ici la religion de Jésus et ce qui constitue, à proprement parler, son sacerdoce, il y a, si nous ne nous trompons et proportion gardée, le même rapport et la même différence qu'entre ce sacerdoce initial, intérieur et privé qui est inhérent à l'état chrétien, et ce sacerdoce supérieur, réservé, officiel, où il n'y a que la sainte ordination qui donne accès aux baptisés⁵⁷.

Gay emploie dans la description du sacerdoce de Jésus et dans celui des chrétiens des marqueurs temporels : la religion intérieure « précède » l'extérieure ; elle est « déjà » un sacerdoce. Le sacerdoce lié au baptême est « initial ». Ces termes suggèrent un mouvement, en Jésus comme dans l'Église. Il y a aussi, nous semble-t-il, un rapport de correspondance entre les deux sacerdoce : « Jésus meurt extérieurement comme il a toujours vécu intérieurement », écrit Gay⁵⁸. Le mouvement inséparablement religieux et sacerdotal est orienté vers le Père là aussi :

Sans doute, c'est seulement dans son sacrifice extérieur, et partant à titre de prêtre [« extérieur », c'est-à-dire ici], que Jésus finit de remplir envers Dieu ce quadruple devoir [d'adoration, d'action de grâce, de réparation, de demande]. Mais d'abord il le rend à titre de religieux, et d'une manière tout intérieure. Son état est de le rendre, et sa vie n'a pas définitivement d'autre emploi. C'est par ces actes, comme par quatre courants immenses, impétueux, continus, que cette vie s'écoule et se jette dans la source d'où elle jaillit sans cesse, c'est-à-dire dans le sein du Père⁵⁹.

On retrouve un terme qui évoque une durée pour décrire la relation entre les deux dimensions du sacerdoce de Jésus : le sacrifice extérieur « finit » les actes sacerdotaux intérieurs. Le sacerdoce extérieur a donc pour objet de porter à sa fin le mouvement baptismal, c'est-à-dire l'unité avec le Père.

Enfin, puisque nous sommes dans une maison dominicaine et que Charles Gay comme Mère Thérèse-Emmanuel lisaient non seulement ceux qui sont communément nommés les « mystiques », mais aussi saint Thomas d'Aquin, il est à propos, me semble-t-il, de citer un passage du chapitre sur la mortification, qui est un bon exemple des « descriptions » de Mère Thérèse-Emmanuel dans le livre, et qui se conclut par une citation de l'aquinat :

La mortification chrétienne a tous les caractères d'un sacrifice. Elle l'a d'abord en Jésus-Christ. Jésus-Christ est le juge de son humanité, il en est l'ami divin et le sauveur, mais de plus il en est le prêtre ; cette humanité est son hostie. Or, comme il est le prêtre de son humanité, nous devenons, par sa grâce et dans sa vertu, les prêtres de la nôtre. Quand, dans le mystère de notre justification, nous recevons spirituellement le Christ, participant à toutes ses qualités divines, nous participons du même coup à ses divines fonctions. Parce qu'il est roi, nous sommes rois ; parce qu'il est juge, nous sommes juges, et parce qu'il est prêtre, nous sommes prêtres. Saint Pierre nous nomme « race choisie, race royale et sacerdotale⁶⁰ ». Non que tous les chrétiens soient rois pour s'asseoir sur des trônes terrestres ; non qu'ils soient prêtres pour monter à l'autel et y offrir d'office le sacrifice institué par Dieu ; mais ils ont qualité et puissance pour offrir en particulier des victimes secrètes, et surtout pour s'offrir eux-mêmes. Saint Thomas enseigne que le caractère imprimé dans l'âme par le sacrement du baptême est une participation réelle au sacerdoce de Jésus-Christ :

Totus ritus Christianae religionis derivatur a sacerdotio Christi, cujus sacerdotio configurantur fideles secundum sacramentales characteres, qui nihil aliud sunt quam quaedam participationes sacerdotii Christi ab ipso derivatae [Tout le rite de la religion

⁵⁷ *Id.*, p. 92.

⁵⁸ *Id.*, p. 95.

⁵⁹ *Id.*, p. 94.

⁶⁰ 1 P 2, 9.

chrétienne découle du sacerdoce du Christ, au sacerdoce de qui les fidèles sont configurés selon les caractères sacramentels ; et ceux-ci ne sont pas autre chose que des sortes de participations du sacerdoce du Christ, qui découlent du Christ même]⁶¹.

R.P. Arthur ADRIEN

Centre Saint-Jean-de-la-Croix

⁶¹ *Somme théologique*, Tertia pars, Q. 63, art. 3. Texte cité en note dans : C. Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes*, *op. cit.*, p. 456-457.

L'itinérance humaine et spirituelle de Charles de Foucauld au prisme de sa relation avec sa cousine Une lecture des lettres à Marie de Bondy

Charles Ruetsch

1) Introduction générale

Dans les discussions budgétaires qui agitent l'Assemblée nationale ces derniers jours, un mot est revenu avec insistance : il conviendrait de faire un « bougé » – dit-on – pour parvenir à concilier les irréconciliables. Cet après-midi, je vous propose également un « bougé », puisque je vais vous parler d'une relation qui ne s'ordonne pas – de manière explicite en tout cas – sous le registre de la direction spirituelle, le thème de notre journée. Car pour évoquer la direction spirituelle – en ce qui concerne Charles de Foucauld – c'est vers la figure de l'abbé Henri Huvelin que nous devrions nous tourner. C'est lui qui – à la fin du mois d'octobre 1886 – accueille Foucauld à son confessionnal de l'église Saint-Augustin, qui entend sa confession, l'invite aussitôt à communier, et devient – à compter de ce jour – son directeur spirituel, rôle qu'il tiendra fidèlement jusqu'à sa mort en 1910.

En 1921, René Bazin publie une première biographie de Charles de Foucauld qui fait la part belle à l'action de l'abbé Huvelin, mais il laisse dans l'ombre les autres influences bénéfiques, notamment familiales, qui ont conduit à cette conversion. Car si Charles considère bien l'abbé Huvelin comme un père – c'est ainsi qu'il parle du prêtre et qu'il s'adresse à lui dans sa correspondance – il revendique également une « mère », totalement absente – elle – de la biographie de Bazin : cette « mère », c'est sa deuxième cousine germaine, Marie de Bondy.

Depuis que Charles est devenu orphelin à l'âge de 6 ans, Marie de Bondy est en effet pour lui un important soutien affectif. Lorsqu'il rentre de son expédition au Maroc en 1884, elle accompagne ses interrogations religieuses, jusqu'à le présenter à son propre directeur spirituel – l'abbé Huvelin justement. Et après la conversion de son cousin, elle joue encore un rôle essentiel dans la suite de son parcours, spécialement à travers la relation épistolaire qu'ils entretiennent jusqu'à la mort de Foucauld en 1916. Celui-ci voue donc un attachement profond à cette cousine : de ce point de vue, le choix de la séparation, en 1890, pour entrer dans la vie religieuse représente pour lui un immense sacrifice.

Marie de Bondy, de son côté, perd son époux en 1895 et elle rencontre des difficultés croissantes dans l'éducation de ses 4 enfants, en particulier avec François, son fils aîné. Un autre événement marquant sera la mort de son deuxième fils, Robert, qui succombe de la tuberculose en 1914. Charles de Foucauld – lui – meurt assassiné en décembre 1916 à Tamanrasset. Sa cousine lui survit jusqu'en 1934, après avoir pu témoigner au procès de canonisation qui s'ouvre dans les années 1930. Il faudrait être plus précis naturellement, mais ces quelques repères biographiques permettent déjà de situer – au moins approximativement – Marie de Bondy par rapport à son cousin.

En tous les cas, leur correspondance est une correspondance familiale, privé, entre deux parents unis par une affection mutuelle intense. Elle offre une photographie intéressante des mœurs – sociologique et historique – du milieu aristocratique parisien de ce moment charnière entre le 19^e et le 20^e siècles français. Elle fournit des éléments de réflexion sur la manière dont s'organisent les rapports de genre – à cette époque et dans ce milieu – notamment en ce qui concerne les questions religieuses, mais ce n'est pas une correspondance de direction spirituelle. Mon travail sur ce corpus a donc consisté à passer ces lettres au tamis des interprétations, afin de tenter de déchiffrer en théologien, ce qui se donne à discerner de l'œuvre de l'Esprit dans cette relation épistolaire entre deux êtres singuliers. Dans un premier moment, je reviendrai justement sur ce que signifie « lire une correspondance » pour un théologien, puis j'évoquerai comment j'ai tenté de déchiffrer cette

relation singulière à travers ce qui est dit dans ces lettres, et – surtout – au-delà de ce qui y est tu. Je terminerai enfin en disant quelques mots de la façon dont la lettre peut devenir, non seulement l’outil performatif d’une relation spirituelle entre deux âmes éprises d’absolu – comme Charles de Foucauld et Marie de Bondy – mais également un authentique « lieu » théologique.

2) Lire une lettre en théologien

Sur le plan épistémologique, l’étude d’une correspondance requiert une prudence méthodologique : une lettre – par définition – n’est pas destinée à être consultée par une autre personne que sa destinataire. Le lecteur est confronté à un genre littéraire qu’il faut apprendre à interroger, mais il le fait – qu’il le veuille ou non – en détournant son objet d’étude de sa fonction initiale. Car lire une correspondance est par excellence une expérience indiscreète, qui porte en elle la tentation de croire qu’elle permet de regarder, en quelque sorte, par le trou de la serrure. Mais que la lettre puisse révéler des secrets ou des morceaux d’intimité habituellement dissimulés est en réalité très secondaire. La posture du lecteur, en revanche, interroge en tant qu’il s’interpose au cœur d’un dialogue auquel il n’a pas été convié. C’est pourquoi une telle exploration de l’intime requiert de conserver une juste distance pour tenter de décrypter une relation à laquelle il est fondamentalement étranger.

Mais quelles seraient les conditions pour qu’une correspondance puisse devenir le support d’une élaboration théologique ? Premièrement, il faut se détacher – me semble-t-il – de l’idée selon laquelle certaines correspondances seraient « spirituelles » tandis que d’autres ne le seraient pas, de manière absolue. Si l’Esprit de Dieu imprègne toute chose dans la vie et l’expérience du croyant, chaque correspondance possède en elle-même une dimension spirituelle dans l’expression même du réel qu’elle formule. Contrairement aux apparences, ce ne sont pas d’abord des caractéristiques extrinsèques – comme le fait de parler de Dieu ou de l’expérience spirituelle – qui permettent de déterminer l’apport d’une correspondance en théologie. Il est plus décisif en revanche de prendre en considération la place que prend la lettre dans un système relationnel spécifique. La correspondance constitue la trace – comme on parlerait de la trace qu’un animal laisse sur le sol – d’une relation singulière entre deux êtres qui désirent vivre sous la mouvance de l’Esprit.

Comment la correspondance entre Charles de Foucauld et Marie de Bondy illustre cela ? En lisant les lettres de Charles, on constate que sa correspondance ne met pas seulement en place les conditions de possibilité d’une conversation à distance (rôle classique de la lettre) : à travers la lettre, il confie à Marie de Bondy la mission de devenir le témoin de l’action de Dieu qui se déploie dans son existence. Ainsi, l’échange épistolaire entre ces deux croyants rend possible une écriture de soi en présence d’un Autre qui est collégialement reconnu, adoré et aimé et qui devient comme le troisième partenaire de la relation.

Cette dimension trouve sa manifestation matérielle dans les ouvertures et les conclusions des lettres de Foucauld – qui invoquent systématiquement le Sacré-Cœur – instituant ainsi la personne de Jésus comme un troisième terme de la relation qui l’unit avec sa cousine. Le début et la fin des lettres mettent ainsi les interlocuteurs et leurs échanges en présence et sous la protection du Christ, et sous ce regard aimant, la lettre devient le trait d’union silencieux qui unit en Dieu deux âmes à travers le temps et l’espace.

La lettre enclenche alors, par elle-même, un processus performatif qui oriente vers l’action. S’il n’est pas possible d’interroger l’autre pour recueillir ses conseils et avis – puisque la distance interdit le dialogue avec la destinataire – le discernement s’opère en revanche de concert grâce à la capacité des épistoliers de se tenir collégialement sous le regard de Jésus. Il en va de même pour le réconfort que la correspondance manifeste et véhicule, à travers le temps et l’espace, en dépit de la désynchronisation inévitable des rédacteurs. La lettre est écrite et lue dans la même instantanéité de cette présence divine, quels que soient les délais entre sa rédaction et sa réception, ce qui la rend immédiatement efficace. En écrivant à sa cousine, Charles discerne la volonté de Dieu au présent :

les orientations de vie, les voyages à entreprendre, le perfectionnement moral et spirituel à viser sont pensés et exprimés au présent dans l'amitié qui unit en Dieu émetteur et récepteur.

Patrick Goujon l'exprime ainsi en parlant de la correspondance de direction spirituelle de Jean-Joseph Surin :

Les lettres – écrit-il – fixent des programmes d'action. Bien plus, les lettres sont de véritables protocoles d'expérimentation. Ce qu'elles décrivent se donne à expérimenter.

Concernant Charles de Foucauld, le terme « expérimentation » paraît d'autant plus approprié que son itinéraire humain et spirituel présente un aspect décousu, qui fait exploser les cadres habituels de la vie religieuse de cette époque : rappelons qu'il est successivement trappiste en Syrie, ermite en Terre sainte, puis enfin prêtre missionnaire en Algérie. Lorsqu'il décrit son expérience à sa cousine, il entend partager avec elle ses avancées et ses reculs successifs, autant qu'il imagine et anticipe la suite de son parcours. Sa correspondance avec sa cousine fonctionne comme une expérience de relecture spirituelle à travers laquelle il devient capable d'interpréter pour lui-même cette « vie disloquée », pour reprendre un terme utilisé par Antoine Chatelard pour décrire le parcours de Foucauld.

La lettre permet donc le déploiement d'un espace qui rend possible la rencontre avec soi-même et avec Dieu. Dans cet espace ouvert par la lettre, Marie de Bondy joue le rôle de témoin, discret et bienveillant, de l'action de Dieu : elle apporte réconfort par son empathie et accompagne à distance le discernement de son cousin, autant par sa pensée et sa prière que par les conseils qu'elle prodigue par retour de courrier. Dans cette optique, la correspondance entre Charles de Foucauld et sa cousine constitue une *trace* là encore – une empreinte – de la réalité d'une amitié spirituelle dont nous ne pouvons mesurer à distance que les effets : les lettres de Charles témoignent d'une conversation spirituelle entre deux êtres, conversation dont les termes furent en pratique plus riches et plus complexes que ne le laissent entendre les biographies plus ou moins romancées. Dès lors, ce qui est rapporté dans cette correspondance, au nom de cette amitié spirituelle, devient le reflet voilé – mais pourtant bien réel – de l'expérience spirituelle de leur auteur, même si cet écho demande à être passé au crible de l'interprétation.

C'est la raison pour laquelle, au cours de mon travail, j'ai cherché à établir les différentes « conventions d'écriture » mises en œuvre par Charles dans sa correspondance, de manière très probablement inconsciente de sa part. Ces « codes d'écriture » indiquent qu'il n'est pas indispensable de « tout dire » pour demeurer dans la vérité. L'écriture permet – peut-être même requiert – le clair-obscur. Dès lors, le *non-dit* – l'inter-texte – relève de la pudeur et de la délicatesse, et non de la dissimulation ; il n'altère pas nécessairement l'engagement au franc-parler. La relation épistolaire – autant qu'une relation en face-à-face – autorise des stratagèmes qui protègent la relation, plus qu'ils ne la menacent : la lettre procède d'un chiffage intime et spécifique aux correspondants qu'il convenait de pénétrer.

3) Évoquer les autres pour parler de soi : le « miroir » dans la correspondance

Parmi les « codes d'écriture » que j'ai pu mettre en évidence dans mon travail, figure l'évocation des enfants de Marie de Bondy comme médiation pour parler de lui-même et de sa cousine. Je m'explique. Lorsqu'il parle de François – le fils aîné de Marie de Bondy, qui mène une vie aventureuse et qui s'éloigne de la foi et de sa famille – Charles de Foucauld relit sa propre expérience de conversion avec sa cousine. Et lorsqu'il lui parle de Magdeleine, la fille cadette de Marie de Bondy, comme d'une femme intelligente, pieuse, fidèle, il évoque – en réalité – les qualités de sa cousine, celles-là même qui ont contribué à sa conversion. C'est ce qu'il écrit dans la méditation de Nazareth en 1897 :

Vous m'aviez attiré à la vertu par la beauté d'une âme en qui la vertu m'avait paru si belle qu'elle avait irrévocablement ravi mon cœur... Vous m'attirâtes à la vérité par la beauté de cette même âme. Vous

me fites alors quatre grâces : la première fut de m'inspirer cette pensée, puisque cette âme est si intelligente, la religion qu'elle croit si fermement ne saurait être une folie comme je le pense.

En parlant de soi à Marie de Bondy – et en lui parlant d'elle également – à travers les personnages de ses enfants, Charles utilise un langage métaphorique que seule sa cousine est capable de pénétrer. La lettre devient le lieu d'un *voilement/dévoilement* qui n'est accessible qu'à l'être aimé et dont la clef d'interprétation se trouve au cœur de leur expérience intime.

La lettre révèle de manière tamisée ce que Charles brûle de transmettre à sa cousine : le passage par les figures de François et de Magdeleine – comme deux archétypes – préserve ces révélations d'une exposition directe, impossible à dire autant qu'à entendre. Comme « une vie n'est humaine qu'à condition qu'elle puisse dérober une part d'elle-même au regard des autres »⁶², la mention des enfants de Marie de Bondy donne à Charles la possibilité de transcrire sa propre expérience et d'énoncer ses convictions profondes tout en les voilant.

Ainsi, lire cette correspondance impose un apprentissage à *lire entre les lignes*. En parlant de son aventure humaine et spirituelle – et de celle de sa cousine – à travers les figures des enfants de Marie de Bondy et en usant d'une forme de dramaturgie, Charles manifeste aussi qu'il reste – avant tout pour lui-même – comme une énigme. À travers leurs parcours singuliers, les enfants de sa cousine deviennent inconsciemment sous sa plume autant de figures typiques qui lui permettent de déchiffrer son propre itinéraire avec une forme de pudeur. Le contraste est d'ailleurs frappant. Lorsqu'il parle spontanément de sa vocation et de ses choix de vie, Charles proclame volontiers une forme de stabilité ontologique à chacune des étapes de son parcours : « Aussitôt je crus qu'il y avait un Dieu et je sus que je ne pouvais faire autrement que de ne vivre que pour lui », écrit-il à son ami Henry de Castries en 1901 pour rendre compte de sa conversion. Lorsqu'il rentre à la Trappe, c'est « pour toujours » qu'il dit adieu à sa cousine. De même en s'installant à Nazareth, c'est « pour toujours » qu'il proclame avoir trouvé le repos en ce lieu. Face à cette stabilité imaginaire – et en réalité bien fragile – les réflexions que Charles de Foucauld partage avec sa cousine sur ses enfants réintroduisent le consentement à la précarité humaine, la reconnaissance du travail nécessairement lent de la grâce et une forme d'explication – sinon d'excuse – des allers-retours qui jalonnent son propre parcours, comme de celui de ses neveux.

À chaque fois qu'il évoque la figure de François, Foucauld revient en quelque sorte à sa quête originelle, qu'aucune forme de vie ne peut intégralement combler. En parlant de l'instabilité de ce cousin turbulent, il est renvoyé à sa propre expérience : les cadres institués l'étouffent et explosent à chacune des étapes de sa vie. Rien ne semble pouvoir répondre adéquatement aux appels de l'Esprit qui l'invitent sans cesse dans un *ailleurs*.

Magdeleine, au contraire, à l'image de sa mère, conforte son intuition d'une sainteté de la vie ordinaire et de la perfection possible de la vie familiale. Ainsi, le passage par les expériences heureuses et malheureuses des enfants de Marie de Bondy permet à Charles d'affirmer silencieusement que la vie humaine – qui est une vie dans l'Esprit – est par nature liquide, fluide, évolutive – la vie de l'homme comme la vie dans l'Esprit – où rupture et continuité tissent la trame d'une existence authentique. La sainteté consiste à y consentir joyeusement, dans l'acquiescement à la volonté de Dieu, située toujours au-delà de toutes les réalisations possibles.

Lorsque Charles relit son parcours et expose ses questions à sa cousine, il use de ces stratagèmes pour parler avec franchise et délicatesse à la fois, poursuivant ainsi avec elle une *méta-conversation* intelligible uniquement par les deux cousins et débordant le contenu formel de la lettre. La lettre devient ainsi le lieu d'une « mise en scène », au sens où l'entend le sociologue Erving Goffman⁶³. La lettre participe de cette théâtralisation de la relation en usant des non-dits et de l'implicite. J'ai ainsi essayé de montrer comment la manière d'écrire de Charles relève de « l'art du masque », dans

⁶² PIAT, É., *op. cit.*, p. 123.

⁶³ Goffman compare l'interaction sociale à une mise en scène de théâtre : les individus communiquent selon le rôle qu'ils doivent jouer. Ils tentent de véhiculer des « bonnes impressions », conformes aux exigences de leur rôle, et de cacher les « mauvaises impressions » qui nuiraient à leur image (Cf. GOFFMAN, E., *La présentation de soi. La mise en scène de la vie quotidienne I*, Collection Le sens commun, Les Éditions de Minuit, Paris, 1973).

sa double acception. Car « il y a deux raisons de porter un masque : pour se cacher ou pour se montrer, pour se fondre dessous ou au contraire pour mettre en avant certains traits particuliers⁶⁴. » Pourtant, en revêtant ces *personas* (ces masques que portaient les acteurs de théâtre grec), Charles ne se livre pas à un exercice de dissimulation, comme dans la théorie goffmanienne : il s'applique au contraire à respecter le « pacte de vérité » qui le lie tout spécialement à sa cousine. Le « passage par autrui » devient ainsi une forme de manifestation de la parrhésie, tout en évitant la potentielle violence d'une parole directe ou l'indiscrétion du franc-parler. Il n'est pas une façon narcissique de comparer son existence à celle d'autrui – annihilant l'expérience de l'autre au profit de la sienne – mais au contraire une manifestation de pudeur et de respect.

Cependant, une telle écriture exige une communion intime entre les correspondants, car elle s'expose sans cesse au risque de ne pas être comprise ou de générer des malentendus. En négligeant les règles de la communication efficiente (puisque le message n'est pas univoque entre l'émetteur et le récepteur), Charles installe sciemment leurs échanges dans une forme de précarité. L'implicite et le silence ne relèvent pourtant pas ici de l'ambiguïté ou du mutisme : ils témoignent au contraire d'une communion qui excède la simple communication. Aussi, la médiation par les figures des enfants de Marie de Bondy ne relève-t-elle pas du « code » au sens où il aurait fallu rendre la lettre obscure pour un lecteur indiscret, ou pour la rendre conforme aux rigoureuses conventions sociales de l'époque. Le clair-obscur qui traverse cette correspondance traduit au contraire la réserve qui préside à la relation entre les deux cousins.

Cette manière d'entrer en conversation avec sa cousine traduit ainsi la prévenance de Charles de Foucauld, qui ne portent pas seulement l'empreinte de son milieu et de son éducation. En effet, cette subtilité convient également à tout dialogue dans l'Esprit : la lumière de la vérité n'est pas une lumière aveuglante ; elle ne chasse pas les ténèbres par la contrainte, mais les ténèbres s'éloignent d'elle spontanément. S'il l'on veut parler ici d'une zone d'ombre, c'est alors dans le sens de l'ombre de l'Esprit qui permet l'épanouissement de relations bienfaisantes et vraies. Ce procédé lui permet d'écrire – sous le regard de sa cousine – son « histoire de l'âme » en temps réel. Le recours fréquent, dans son écriture, à l'anamnèse et à l'action de grâces témoigne d'ailleurs de la dimension spirituelle de relecture associée à cet exercice. La tâche d'interprétation est en revanche abandonnée à la destinataire : Charles fait confiance à sa cousine, il s'expose au risque de ne pas être compris et il l'accepte. Mais s'il proclame que Marie de Bondy est une « mère » pour lui, il ne l'enferme pas dans ce rôle : en lui laissant la possibilité de lire – ou pas – « entre les lignes », il la laisse libre d'accepter et de poursuivre cette mission auprès de lui, sans l'y contraindre.

4) La lettre, sacrement de la présence et autobiographie spirituelle

Pour finir, j'aimerais revenir sur la question que j'évoquais au début de cette intervention : peut-on qualifier de « spirituelle » ce type de correspondance familiale, certes touchante, mais qui échappe – on l'a dit – à la catégorie des « correspondances de direction spirituelle » et puisqu'elle ne théorise rien de manière théologique ?

Le démarrage de mon travail reposait sur le postulat que les échanges entre Charles de Foucauld et Marie de Bondy avaient quelque chose à nous apprendre de la vie spirituelle des deux correspondants : rien de ce qui a trait à l'expérience humaine – dans toute son épaisseur même – ne saurait être étranger au Cœur de Dieu. On le sait, c'est à travers des histoires banales d'hommes et de femmes que l'aventure avec Dieu trouve sa consistance et sa réalisation : la Bible l'enseigne à longueur de pages. Mais parcourir ces 730 lettres – couvrant près de 30 années de l'itinéraire humain et spirituel de Foucauld – invite également à déplacer la question initiale.

De fait, il ne s'agit pas de décider si la correspondance entre Charles et sa cousine peut être qualifiée de « spirituelle » ou non, comme s'il s'agissait de la situer dans le domaine du sacré ou du

⁶⁴ ZAOUI, P., *La discrétion ou l'art de disparaître*, Autrement, 2013, p. 41.

profane. En réalité, l'essence même du christianisme est d'abolir cette distinction. La communication entre deux êtres – en ce qu'elle exprime leur communion et qu'elle témoigne de leur itinérance – échappe par principe à toute critériologie, mais relève d'une réalité sacrée. La relation entre Charles de Foucauld et Marie de Bondy – homme et femme singuliers qui se tiennent sous le regard de Dieu – témoigne que les liens humains peuvent et doivent être le reflet de l'unique relation sacrée, celle que Dieu entend nouer avec l'humanité, dans le dialogue qu'il entretient avec elle. Fort de cette conviction originelle, il était possible de pénétrer dans ce taillis de lettres et d'apprendre à y recueillir les signes de la vie dans l'Esprit. Car la lettre est elle-même une *trace* – je l'ai déjà dit. Elle produit et contient du sens pour son lecteur et elle rejoint en cela la définition chrétienne du *sacrement* : elle est un signe reçu qui exprime et qui porte une réalité qui l'excède.

Une autre dimension théologique de la lettre est également apparue au cours de cette étude. Elle porte sur le statut de la prise de parole dans la correspondance. En effet, Charles s'adresse *réellement* à sa cousine dans chacune de ses missives : il y parle *de* lui, mais cette dimension première n'est pas exclusive. En effet, en se tournant vers cette « chère mère » à laquelle il doit d'avoir retrouvé la foi, il parle également *pour* lui. Aussi l'ensemble de notre corpus peut-il être appréhendé comme une grande autobiographie spirituelle.

Mais ce récit autobiographique n'est pas le motif premier de la lettre : il s'insère dans les interstices de celle-ci et doit être dégagé de tous les autres éléments de la correspondance. Comme la lettre est adressée à une interlocutrice capable d'en percevoir les allusions et les non-dits, il faut également s'approprier ces codes que sont – par exemple – le recours aux figures des tiers pour parler de soi ou encore l'existence de « pactes » entre Charles et sa cousine (je n'en ai pas parlé ici : j'ai aussi mis en évidence deux « pactes » qui guident l'écriture de Foucauld, le « pacte de vérité » et le « pacte de séparation »).

Cette narration ne s'exprime pourtant pas sur le mode de l'autobiographie spirituelle classique qui regarde les événements *a posteriori* et les interprète à la lumière de la foi : nous sommes ici plongés, en quelque sorte, dans une élaboration autobiographique *en temps réel*, non assimilable à un journal intime puisqu'elle est adressée à une autre.

5) Conclusion

En ce sens, cette correspondance avec Marie de Bondy présente les traces d'une *traversée des illusions* – pour reprendre le titre de Jean Sullivan – afin de se laisser graduellement posséder par Dieu dans la réalisation de son humanité. Plus encore, elle atteste le rôle actif qu'a joué Marie de Bondy dans cette maturation progressive. Là où la maïeutique socratique vise à aider les âmes à accoucher d'elles-mêmes, Marie de Bondy invite Charles à se réconcilier avec sa nature humaine, en tout ce qu'elle a de faible et de fragile, et de possiblement ambiguë.

En réalité, cette correspondance témoigne de son processus de subjectivation. En se confrontant à l'altérité avec sa cousine, Charles de Foucauld – après un long parcours – accède enfin à la *coïncidence avec lui-même* : le *courage de la vérité* lui permet d'accéder à la « vie exacte » pour reprendre l'expression de Robert Musil⁶⁵. Charles renonce à une perfection idéale et inhumaine pour finalement correspondre à la volonté de Dieu, telle qu'elle s'exprime dans les événements et les circonstances.

Là réside probablement la clef d'interprétation de son parcours humain et spirituel la plus puissante. En effet, comment faut-il comprendre la succession de ses états de vie, tour à tour moine-trappiste, ermite-domestique, prêtre libre du diocèse de Viviers, missionnaire ? À travers ses *statuts* religieux alternatifs, Charles de Foucauld apparaît comme le *produit* d'une histoire dont il s'émancipe progressivement pour devenir le *sujet* d'une histoire, fruit de sa confrontation avec

⁶⁵ Dans le roman de Robert Musil, *L'homme sans qualités*, le héros, Ulrich – à la recherche de la vie juste – mène diverses expériences qui le conduisent à cet aboutissement de la « vie exacte ». Dans sa quête, la vérité précède la vertu et conduit à cette « vie exacte » qui est une vie sans illusions.

l'altérité. En débordant tous les modèles religieux de son époque, il résiste à être un simple *agent religieux* pour devenir un authentique *sujet religieux*. Il y a là probablement matière à approfondissement dans un contexte contemporain de durcissement à l'égard des identités.

Je vous remercie pour votre attention.

Frère Charles Ruetsch, o.p.

Annexe

Correspondance Marie de la Trinité – Antonin Motte

CHOIX DE LETTRES

I – Les débuts de la relation de direction, année 1941

1/ Le père Motte fixe le champ de la direction

Paris, le 13 janvier 1941

Chère Enfant,

J'ai bien reçu votre lettre, le jour de l'Épiphanie. Vous devinez les sentiments qu'a suscité en moi la lecture du récit de votre passé ; mais tout ce qui s'y trouve de douloureux – par la permission de Dieu et par votre faute, et cette dernière part est le seul vraiment triste, n'est-ce pas ! – tout cela s'est évanoui dans l'action de grâces.

Vous ne pouvez-vous imaginer la joie que j'éprouve devant la magnificence de la grâce divine à votre égard. Comme Dieu est bon d'avoir changé en paix ce qu'il y avait d'amertume en vous. J'en éprouve une joie sans mélange, car il me semble que l'amertume est ce qui offense Dieu davantage, à l'encontre de ce qui fait le fond de sa nature, la bonté paternelle ! Je suis sûr qu'il vous le fera comprendre de plus en plus, et qu'une douceur se répandra en vous.

Si mes conseils vous sont de peu d'utilité, que du moins l'ardent désir que j'ai de votre fidélité totale pèse de tout son poids dans le sens où Dieu vous appelle (c'est un grand mystère que celui de cette collaboration à l'action de *l'infini* ! mais puisqu'il en a ainsi décidé...)

Pour l'avenir, puisque la page du passé est tournée – vous pouvez me faire part de ce qui est notable dans votre vie : non seulement les lumières de l'oraison, mais tentations, troubles, incertitudes – et j'aimerais aussi (du moins au commencement) ce qu'il y a de plus typique dans votre comportement extérieur, notamment relations avec les sœurs et l'autorité.

Ces lettres, vous pourriez me les envoyer tous les quinze jours par exemple, sauf cas spécial appelant réponse plus rapide. Hélas, vous voyez comme je suis un mauvais correspondant. J'ai eu à mon retour une semaine bien chargée et n'ai pas même pu vous écrire tranquillement ; mais il est bon que la croix se mêle à tout cela, de mon côté comme du vôtre ! Dieu soit béni à travers tout, par Jésus notre Seigneur !

Quant à ce que vous m'avez communiqué de vos oraisons, je n'ai pas de questions particulières à poser, et le temps me manque pour vous en parler (qu'est-ce d'ailleurs que la parole de l'homme à côté de celle que Dieu imprime lui-même dans l'âme ?) Soyez en paix, allez tout droit le chemin où Dieu vous mène.

Que Dieu vous garde en son amour et vous y fasse croître sans cesse !

Je vous bénis et me recommande à vos prières.

P. A. Motte o.p.

2/ Le père Motte répond aux angoisses de Marie de la Trinité

Paris, le 27 avril 1941

Ma pauvre Sœur et Fille en Notre Seigneur,

Votre lettre du 22 ne m'est arrivée que le 25, et m'a trouvé en pleine visite canonique, pris sans discontinuer jusqu'à hier soir. Vous devinez combien je porte avec vous, douloureusement, les grandes angoisses qui sont tombées sur votre âme. Et pourtant, je ne réussirai certainement pas à ôter de dessus vos épaules la croix que le bon Dieu vous destine, et dont nous aurons connaissance au fur et à mesure. Au moins voudrais-je vous aider à bien suivre *sa* voie [...] et à y marcher le mieux possible.

Quant à votre angoisse présente, vous l'avouerais-je, elle ne m'a surpris qu'à moitié. Le 4 avril, vous m'aviez écrit : « J'ai supplié N. S. de me donner une part à ses souffrances et à sa mort », ce mot souligné par vous, appelait une crise de désolation.

Et puis, cette conformité au Christ à laquelle vous aspirez, comment ne comporterait-elle pas une participation à son Agonie, à sa dérélition sur la croix, à cette totale absence de bien-être et de repos jusqu'à l'*In manus tuas* final ?

Le sacerdoce de Notre Seigneur et son immolation ! Prêtre et victime, victime pour le péché, devenu péché pour nous. Pouvez-vous entrer dans ce mystère sans le pâtir en vous de quelque façon, en partageant, par la permission de Dieu, l'état douloureux de l'impie pour lequel « il n'y a pas de paix », divisé d'avec soi-même cruellement ?

Et l'Église ? « *Je complète en ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ.* ». Pendant la semaine Sainte vous aviez été attirée par la prière et le sacrifice pour l'Église. Et vous me demandiez ce qu'il fallait faire pour elle. Très certainement accepter présentement l'épreuve, probablement, pour l'avenir, accepter de n'en être délivrée que par la mort, en restant au service de l'Église dans cette congrégation qui est directement auxiliaire de son sacerdoce.

Quoiqu'il en soit de l'avenir, pour lequel vous devez être très disponible à toute volonté divine, et que je réserve pour l'instant, soyez au moins sûre que votre état intérieur actuel est un état de *peine*, non de *faute*. Et donc, en ce moment, au milieu même de ces terribles doutes, soyez certaine que vous êtes agréable à Dieu – comme le Fils bien-aimé au moment où il disait : « *Pourquoi m'as-tu abandonné ?* »

Je m'arrête pour ne pas retarder de vingt-quatre heures le départ de ce mot. Je répondrai plus tard à vos autres questions. Je vous bénis en grande sollicitude paternelle, *in Christo*.

P. A. Motte o.p.

Merci de prier pour moi qui en ai tant besoin, surtout en ce moment ! Je prie pour vous.

3/ Marie de la Trinité dit sa reconnaissance au père Motte

Flavigny, jeudi 1^{er} mai 1941

Mon Père,

J'ai trop de reconnaissance envers vous ! Le Seigneur sait ce que votre lettre m'a apporté de consolation et de grâce. C'est quelque chose qu'il permet et qui est trop doux pour moi : que vous ayez une telle compréhension, et qu'il charge de tant de grâces ce qui me vient de vous. On dirait que c'est le même esprit qui me fait vous demander, et vous, me répondre.

Qu'au moins tout cela, dont je suis tellement indigne, serve à le glorifier. Je rends grâce à Dieu de son trop grand amour, et le reçoit dans toute la plénitude où il le donne.

Et à vous, *clementissime Pater*; que puis-je dire ? Je sais bien que ce que je reçois de vous, c'est pour l'amour du Seigneur que vous me le donnez : mais c'est tout de même moi qui le reçoit – et c'est bien trop.

Vous savez bien que je ne suis qu'une brebis galeuse, la centième du troupeau fidèle – la seule tellement infidèle !

Je consens pleinement à toutes les dispositions et acceptations que vous me demandez, mon Père. Je sais que l'obéissance me donne l'assurance d'être dans la volonté de Dieu et j'y adhère de tout moi-même. Vous comprenez que je ne puisse pas prendre sur moi toutes ces angoisses de la conscience – mais puisque vous voulez bien vous en charger, je reste en paix, malgré l'amertume de leur compagnie ! Et s'il plaît à Dieu que ce soit ainsi je ne voudrais pas qu'il en soit jamais autrement !

Sr. Marie de la Trinité o.p.

4/ Marie de la Trinité reçoit la grâce du sacerdoce et en fait le récit en direct, au père Motte

Flavigny, le 15 juin 1941, Octave de la T.S. Trinité

Mon Père,

Je vous écrirai peut-être sans suite, comme cela se passe, ou plutôt comme je le perçois – et si le Seigneur Tout Puissant veut bien m'y aider. Car c'est en moi comme un torrent et un océan infini – par où commencer ? et qu'en dire ? Mais je pense que vous me direz d'essayer, alors j'essaye.

Depuis hier, j'éprouve ceci (que je ne puis dire qu'avec des similitudes qui valent sous certains rapports et ne peuvent qu'obscurcir en même temps qu'elles éclairent) : je me sens, *moi*, comme incluse dans le Christ, mais comme en une transparence car je vois en lui, et par lui ce qu'il a plu à Dieu de me montrer de lui-même – non qu'il me le montre : ce qu'Il a fait une fois en moi demeure, mais c'est comme un sceau qu'il appose sur la contemplation même du Verbe Incarné, et qui en reçoit l'empreinte : parce que la forme du sceau, qui est finie et bornée, correspond parfaitement à l'empreinte infinie.

Je suis dans le Christ comme dans une *transparence*, et je la dépasse avec Lui, et par lui, et Il me tient et me porte, et me fixe dans ce lieu du mystère des mystères dont Saint Jean dit : « Le Fils Unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître. »...

Sr. Marie de la Trinité o.p.

II – Dix ans après... les difficultés de la relation

1/ Marie de la Trinité analyse les effets désastreux de la direction, à cette époque elle est en analyse avec le docteur Lacan depuis deux mois. (Extraits)

Paris, le 29 juin 1950

... Pour moi, malgré ces séances quotidiennes auprès d'un docteur très compréhensif [Lacan], je reste murée dans la prison, à la moindre tentative de prière, le geôlier et l'usurpateur et l'accusateur reparait et m'étrangle.

Je n'y peux rien ; il aurait fallu se rendre compte, aussitôt, que mon bouleversement et les crises nerveuses qu'il déclenchait ne venaient pas d'une volonté qui s'insurgeait – mais que la conduite qu'on m'imposait me brisait – et que mettre quelqu'un en opposition avec sa propre conscience à longueur d'années, c'est tuer sa vie morale : j'ai obéi au-delà de ma résistance psychique, c'est tout – j'ai obéi dans la foi, dans cette confiance inconditionnée que vous me demandiez d'avoir en vous – j'aurais dû comprendre de moi-même qu'une autorité qui commande, qui oblige à agir contre sa propre conscience contre les lois de la morale naturelle, ne peut pas être authentiquement l'expression de l'autorité divine, même si elle prétend, ce qui est arrivé, s'exercer au nom de Dieu : Dieu ne se contredit pas, la grâce ne s'oppose pas à la nature humaine, elle la transcende et la surélève, mais en respectant sa structure.

Maintenant je suis brisée comme un arbre mort : les coups de hache ont été trop violents et la sève de vie trop refoulée – à force de mettre en garde contre le mal possible, de soupçonner des actes ou des intentions coupables, il ne reste plus que des forces d'inhibition et une vie régressive ; l'ambiance hostile de Flavigny n'y a pas été étrangère – et elle demeure telle.

Vous ne m'avez pas aidée à devenir spirituellement adulte ; mais au contraire à douter de moi de plus en plus – d'où il devait nécessairement résulter que je fasse de plus en plus appel à un jugement autre que le mien qui m'était toujours représenté comme la citadelle de ma volonté propre, au sens péjoratif : là-devant, il ne reste plus qu'à s'abstenir de décider, de vouloir, d'être « soi » – et comme il faut bien vivre il ne reste qu'à s'en remettre à quelqu'un qui décidera de tout sans crainte d'erreur ni de déviation : il se donne comme sagesse et autorité divine, après avoir inspiré la plus totale défiance de soi-même. J'ai suivi ce chemin en toute bonne foi, il ne pouvait aboutir qu'à une catastrophe : elle dure encore, elle durera jusqu'à ma mort.

Je vous assure que je ne vous en veux pas – je vous ai été un bien lourd fardeau, vous me l'avez écrit ; je regarde seulement le déroulement des causes et des conséquences – et je reste figée dans le désarroi des brisures successives ; dans votre intention c'était pour m'éprouver et me purifier, pratiquement cela m'a tuée – car ce que je vis depuis n'est pas vivre, c'est achever de mourir.

Pourtant je pense encore que vous seul pouviez me délivrer – au prix de quelle humilité, Dieu le sait !

IL faudrait que vous ne me parliez absolument plus jamais de paternité, si discrètement que ce soit – que rien de cela ne soit entre vous et moi ; que je ne trouve en vous qu'un serviteur de Dieu au service d'une enfant de Dieu, réellement élevée à la filiation divine comme telle, même si personnellement elle est très misérable car ce n'est pas à cette misère que Dieu regarde, mais à la splendeur de sa divine adoption – qu'il n'y ait pas « mentalité paternelle », cela aucunement ; mais mentalité de serviteur : assez nombreux sont les passages d'évangile qui y invitent.

Dans la mesure où la chose est possible, vous pouvez m'aider, mais dans cette mentalité-là seulement : si elle est trop basse pour vous, alors laissez-moi mourir dans ma prison, avec ce geôlier qui monte la garde.

2/ Le père Motte, après une résistance de plusieurs années change d'attitude.

Flavigny, 6 août 1954

Chère Sœur

Je suis navré d'être si totalement inhibé par moment devant vous et d'aboutir à une attitude pratique si différente de ce que je voudrais ! J'espère tout de même arriver un jour à surmonter cette infirmité. Si vous pouvez quelque chose pour m'y aider, faites-le : vous-même en bénéficierez... Pardonnez-moi encore (77 x 7 fois ! ...), et que le Seigneur y mette la puissance de sa grâce !

P. A. Motte o.p.

3/ Dernière lettre du père Motte sur les difficultés qui ont surgie dans la relation de direction spirituelle. Il n'en sera plus fait mention par la suite. La neuvaine ressemble à un point final.

Paris, couvent de Saint-Jacques, 16 août 1954

La neuvaine s'est achevée hier, en cette fête qui est notre fête à tous mais spécialement la vôtre. Vous avez été recommandée spécialement à la Reine qui siège à la droite du Dieu-Sauveur. On songe d'autant plus à sa Toute Puissance suppliante qu'on a plus de désirs et plus d'impuissance : telle est bien ma condition par rapport à votre bien !

Je comprends d'ailleurs parfaitement qu'après les chocs enregistrés dans votre substance profonde il ne dépende pas de vous d'atteindre immédiatement à la parfaite objectivité en ce qui me concerne. La difficulté ne me semble pas venir d'un défaut de bienveillance naturelle, encore que le progrès sur ce point puisse joliment favoriser les choses ! mais d'une divergence d'optique sur certains points, touchant votre personne et la mienne. Il me semble que le contact de personne à personne, d'âme à âme, pourrait se renforcer à propos de tout ce sur quoi la convergence est d'emblée possible. Alors, les points névralgiques pourraient être abordés peu à peu dans de meilleures conditions.

« *Habenti debitor* » (On donnera à celui qui a) : c'est à ceux qui s'entendent déjà qu'il est donné de s'entendre davantage et de liquider tous dissentiments. Ce qui revient à mettre en premier plan la personne, le visage, ce visage à l'image de Dieu malgré tout, sans s'hypnotiser sur ce qui risquerait de fermer le cœur...

Que la « Reine du Bel Amour » nous soit en aide ! Vous devinez combien je désire être fidèle à ses leçons, et vous obtenir ses grâces...Religieusement vôtre en Notre Seigneur.

P. A. Motte o.p.